

TEMPS PROBABLE :
REGION PARISIENNE. — Beau temps
stable, peu nuageux, un peu brumeux le
matin. Vent de N.-E. modéré. Température
en baisse. Nuit : 3°. Jour : 13°.
EN FRANCE. — Beau temps par vents
de N.-E. modérés. Gélées nocturnes dans
l'est du pays.
SOLEIL. — Lever, 6 h. 11 ; coucher, 17 h. 1.
LUNE. — Premier quartier le 18 ; pleine le 26.

UNE GRANDE ENQUÊTE DU "PETIT PARISIEN"

La plaie des Balkans : Le terrorisme des comitadjis

PAR ALBERT LONDRES

EN ARRIVANT A SOFIA

Il était neuf heures et quinze minutes, un soir de cette année, lorsqu'un train que, malgré tout, et pour ne pas lui faire de tort, je continuais d'appeler l'Orient-Express, me déposait, poliment, sur un quai, à Sofia, Bulgarie.

Rien ne bougeait. Le chef de gare représentait, seul, l'humanité. Un grand emplacement sububain, enveloppé dans une nuit noire, dormait devant la station. Je fouillai mes poches, cherchant des allumettes. Ce geste était exagéré, des lumières piquaient l'obscurité, tout près, le long du trottoir, où même des voitures attendaient.

L'une d'elles m'emmena. A la réflexion, j'approuvai la municipalité de Sofia. A quoi bon faire des gares un centre d'attraction ? N'est-ce pas inciter les siens à s'en aller et les étrangers à venir ? Si l'on sait ce que l'on perd on est moins sûr de ce que l'on trouve. N'est-ce pas, chauffeur ?

Ayant franchi la zone obscure, le chauffeur se dirigea vers une porte toute blanche : un arc de triomphe en plâtre. J'allais dire merci quand il me revint que ce monument n'avait pas été dressé uniquement en mon honneur, mais aussi en celui de la tsarine, nouvelle épouse, venue de Rome, dernière, prendre possession de sa capitale, au côté de son prince-amour, Boris III, roi de Bulgarie.

La, je reconnus la ville. Nous l'abandonnons par son quartier national. La vieille poésie balkanique y chantait encore : piments rouges, agneaux grillés, baquets de lait caillé, hôtels avec chambres à cinq lits, nappes souillées sur tables carrées. Passait-on toujours au pétrole le plancher de ces réfectoires pu-



REUNION DE CHEFS DE BANDES

l'un portant : « Ceux que nous avons tués » ; l'autre : « Nos prochaines victimes. » Sans attendre plus longtemps, mon introducteur eut soulevé une tenture ; alors, marchant droit et ferme, j'aurais pénétré dans une chambre où, sur une estrade, au fond, trois hommes debout, bardés de cartouchières, m'eussent regardé venir. Au milieu eût été le plus jeune, Ivan Mikailoff, chef de l'Orim ; à sa droite, Strahil Razvigoroff, un peu son aîné ; à sa gauche, un personnage d'âge, représentant la pondération : Karadjoff. Derrière eux trois, peinte sur le mur, une oriflamme noire, une tête de mort comme pommeau de la hampe et, sur la bannière, cette devise anodine : « La liberté ou la mort ».

— L'Orim, monsieur, eût aussitôt commencé Ivan Mikailoff, est née en 1893, entre Okrida et Monastir, à Ressen (Macédoine). Damian Groueff et Péré Tocheff, ces grands Macédoïens, en furent les pères. L'Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédoïenne avait pour but de délivrer la Macédoïne du joug des

manquer une aussi bonne démonstration. De plus, n'est-il pas utile de s'instruire ? On n'est jamais trop expérimenté.

— Apportez-moi l'album des condamnés, aurait dit Mikailoff au garçon de bureau coiffé d'un heaume et corseté de fer.

Tandis qu'il l'eût feuilleté, Karadjoff, l'homme d'âge au sens rassi, m'eût entrepris de cette manière : — Pourquoi vous adresser à nous et non à l'autre fraction du comité ? Etes-vous sans savoir que nous avons des frères ennemis ? Les Protoguerovistes nous tuent aussi, nous les Mikailovistes ?

Ivan Mikailoff m'eût invité à monter sur l'estrade et, me désignant une dizaine de photographies :

— Choisissez. Lequel voulez-vous ? D'un geste d'horreur je me serais voilé les yeux.

— Parlitcheff ? Poppechristoff ? Koulicheff ?

— Pitié pour eux, me fus-je écrié.

— On vous trouvera une victime. Après-demain, cela vous convient-il, à 10 h. 30 de la matinée, devant le bar Phoenix, boulevard Dondoukoff ?

En plein centre ? En plein jour ? Au milieu de la foule ?

— Un endroit en vaut un autre. Soyez à l'heure, nous sommes l'exactitude même.

— Ivan Mikailoff, lui eussé-je dit encore, quand allez-vous poser des bombes en Yougoslavie ?

— Sont-ce les bombes seules qui vous intéressent ? Nous faisons sauter des voies ferrées, nous estocadons des généraux. Etes-vous également pressé pour cette sorte d'opération ?

Voilà comment j'aurais désiré être reçu en arrivant ici.

(La suite à la quatrième page.)

La fermeture de l'Exposition coloniale

Le conseil des ministres d'hier matin a confirmé la décision prise par le gouvernement de fixer en principe la date de la fermeture de l'Exposition coloniale au 15 novembre prochain, cette fermeture pouvant être reportée au 1^{er} décembre si la température le permet.

A la Société des Nations

LE DÉLÉGUÉ JAPONAIS PERSISTE A S'OPPOSER A LA PARTICIPATION DES ETATS-UNIS

Tous les délégués, sauf M. Yoshisawa, ayant donné leur adhésion au projet d'invitation aux Etats-Unis, défendu par M. Briand, cette invitation sera envoyée aujourd'hui à Washington.

En septembre dernier, au moment où le conflit sino-japonais, qui venait d'éclater, était évoué pour la première fois devant le conseil de la S. D. N., des arrangements avaient été pris avec les Etats-Unis en vue d'une action diplomatique concordante qui, venant en même temps de Genève et de Washington, aurait assuré un maximum d'efficacité aux démarches conciliantes entreprises à Nankin et à Tokio.

En se réunissant à nouveau en session extraordinaire mardi dernier, le conseil avait jugé que la coopération diplomatique entre la S. D. N. et le gouvernement américain devait être continuée. C'est ainsi que les Etats-Unis furent présentés pour se faire représenter au conseil par un observateur.

Cette procédure, qui recueillit immédiatement l'adhésion de la Chine, provoqua cependant une vive réaction au Japon. L'amour-propre nippon considéra comme une immixtion injustifiée ce qui était, aussi bien à Genève qu'à Washington, motivé uniquement par le désir de donner plus de poids aux interventions ayant pour but d'arrêter l'effusion de sang en Mandchourie.

La journée d'hier, sur les rives du Léman, n'est passée à attendre la réponse de Tokio. Après un certain délai et quelques hésitations, le gouvernement japonais a fait savoir qu'il ne pouvait donner son adhésion à la participation américaine au conseil pour cette occasion exceptionnelle.

Le comité des Cinq présidé par M. Briand s'est longuement occupé de la réponse japonaise, assez déce-

gente pour les Etats-Unis et peu satisfaisante, en somme, de renforcer l'au-



Lord Reading

torité du conseil, dont le Japon est pourtant lui-même membre permanent.

En définitive, la position de principe du Japon se trouvant nettement définie, mais l'unanimité n'étant pas requise pour ce genre de question, il a été décidé que l'invitation à l'Amérique de se faire représenter au conseil se-rait quand même envoyée à Washing-

ton. On espère que ce point délicat se trouvant, dès aujourd'hui, réglé par un compromis, le conseil pourra désormais se consacrer entièrement à l'apaisement du conflit sino-japonais qui est le véritable objet de sa réunion. Comme nous le disions hier, le Japon comprendra certainement que son prestige de grande puissance ne peut que gagner à accepter généreusement les solutions de conciliation.

(La suite à la quatrième page.)

La fermeture de l'Exposition coloniale

Le conseil des ministres d'hier matin a confirmé la décision prise par le gouvernement de fixer en principe la date de la fermeture de l'Exposition coloniale au 15 novembre prochain, cette fermeture pouvant être reportée au 1^{er} décembre si la température le permet.

Le départ de M. Laval

Le président du Conseil, dans une déclaration radiodiffusée, expose dans quel esprit de franche collaboration il se rend à l'invitation du président Hoover

UNE DELIBERATION EN CONSEIL DES MINISTRES

Les membres du gouvernement se sont réunis en conseil des ministres hier matin, à 10 heures, à l'Elysée, sous la présidence de M. Paul Doumer.

M. Pierre Laval devant, ainsi que nous l'avons annoncé, s'embarquer aujourd'hui, au Havre, pour l'Amérique, le président du Conseil s'est entretenu avec ses collègues des conversations qu'il doit avoir à Washington avec le président Hoover.

LES INTERIMS

Il convient de rappeler que, pendant l'absence de M. Pierre Laval, la présidence du Conseil sera assurée par M. Léon Bérard, garde des Sceaux, qui sera également chargé des services d'Alsace et de Lorraine.

Quant à M. André Tardieu, il assurera, comme nous l'avons déjà dit, l'interim du ministère de l'Intérieur. Ajoutons que M. Pierre Laval a reçu hier MM. Léon Bérard et Tardieu, avec qui il a conféré de 18 h. 30 à 19 heures.



DECLARATION DU PRESIDENT DU CONSEIL

C'est pour répondre à l'invitation d'un homme et d'un pays auxquels nous nous sentons étroitement unis par les liens du souvenir, de l'estime et de l'amitié que je vais m'élancer pendant près de trois semaines. Une crise sévit dans le monde. Les gouvernements s'efforcent, par des moyens divers, jusqu'à ce jour, se sont révélés insuffisants, à enrayer un mal qui gagne de proche en proche. Les pays de l'Europe centrale, puis l'Allemagne et l'Angleterre ont été les plus durement atteints. La France est restée saine. Elle doit cette situation privilégiée au travail et à l'épargne.

A notre époque, on ne peut concevoir l'isolement comme un remède préventif suffisant. Les intérêts des nations sont à ce point enchevêtrés qu'aucune d'elles ne peut être complètement à l'abri des dangers qui menacent les autres.

La France a d'ailleurs ses traditions ; elle sait, quand il le faut, se déterminer autrement que par le mobile égoïste de l'intérêt.

Nous avons répondu, en juillet dernier, à la proposition du président Hoover. Récemment, dans les entretiens de Paris, de Londres et de Berlin, tout en sauvegardant nos intérêts essentiels, nous avons pris notre part dans la collaboration internationale, plus nécessaire que jamais.

Le voyage que je vais entreprendre

en vue d'une coopération toujours plus étroite entre les Etats-Unis et la France fait naître de grands espoirs. Gardons-nous des illusions. Si des entretiens personnels, des explications franches entre les chefs de gouvernements appaisaient comme la méthode la plus sûre pour permettre de retrouver les règles d'une économie normale, il serait excessif d'en attendre des solutions définitives. Une production déréglée, des troubles monétaires, un excès de confiance dans la spéculation ont engendré le chômage et la misère. Le mal est profond puisqu'il trouve sa cause dans les progrès mêmes d'une civilisation trop rapidement évoluée. Nul ne connaît l'unique remède approprié ; c'est un régime sévère qu'il impose.

En quatre jours, à Washington, nous n'arrangerons pas les affaires de l'univers, nous confronterons nos idées. Au président Hoover je dirai ce que pense mon pays, ce qu'il souhaite et ce qu'il peut faire.

Le gouvernement français a déjà montré sa volonté d'agir. Dès mon retour, je rendrai compte aux Chambres ; elles se prononceront sur cette action qui tend à associer plus étroitement, dans les circonstances actuelles, l'effort de la France à celui de la grande démocratie américaine pour le bien général et la consolidation de la paix.

A 19 h. 30, M. Pierre Laval a reçu, dans son cabinet du ministère de l'Intérieur, les représentants de la presse et leur a remis le communiqué ci-dessus.

Le président du Conseil a lu, à 20 heures précises, ce communiqué devant le « micro » installé pour la radiodiffusion de l'important déclaration du chef du gouvernement.

Cette déclaration a été aussitôt traduite en anglais et immédiatement radiodiffusée à l'intention des sans-filistes américaines et anglaises.

Durant cette transmission, les photographes, qui étaient nombreux, n'avaient cessé de « mitrailler » le président du

Conseil. Des flashlights avaient été également dressés dans le cabinet présidentiel et, sous leurs feux aveuglants, M. Pierre Laval dut recommencer sa lecture et la scène fut cette fois, « filmée ».

Quant, enfin, on cessa de « tourner », toutes les personnalités présentes, ainsi que les journalistes, se pressèrent autour de M. Laval, chacun voulant lui exprimer ses vœux de bonne traversée et d'heureux voyages aux Etats-Unis.

Enfin des témoignages de respectueuse sympathie dont il était l'objet, le président du Conseil exprima ses remerciements à ses amis et à la presse avec la simplicité à la fois aimable et souriante qui lui est habituelle.

LA PREMIERE SEANCE DU COMITE FRANCAIS DE LA CONFERENCE FRANCO-ALLEMANDE



A la table centrale : de gauche à droite, MM. Hoshiller, secrétaire adjoint ; André François-Poncet, ambassadeur à Berlin ; J. Gignoux, président ; Coulon, secrétaire général ; et Albert Guissson, président du tribunal de commerce (voir p. 2.)

Une formule a été trouvée pour fixer les relations commerciales avec les Soviets

Depuis plusieurs mois des négociations ont été engagées en vue de conclure un accord commercial entre notre pays et la Russie des Soviets.

On se rappelle certainement les conditions dans lesquelles les décrets du 3 et 20 octobre 1930 furent révoqués à la fois par Paris et par Moscou pour faciliter, en même temps que les pourparlers, la reprise des échanges économiques que les deux décisions avaient un moment suspendus.

Nous avions dit alors que les négociations allaient se heurter à des difficultés qui pourraient tout aussi bien devenir des impossibilités. Si les Russes consentaient à faire des commandes, ils y mettaient, de moins, une condition : ils tenaient que nous leur accordions des délais de paiement. Or cette condition ne pouvait être agréée. Ni nos industriels ni notre gouvernement — et M. Louis Rollin, ministre du Commerce, le proclama à plusieurs reprises — ne voulurent accepter de faire crédit, ni directement ni indirectement sous quelque forme que ce fût, pas même sous celle de l'assurance-crédit.

C'était là une impasse. Pour en sortir, une formule a été trouvée. Cette formule sera-t-elle une solution ? Un avenir prochain l'apprendra. En tout cas, si, comme on l'espère en certains milieux, cette formule doit avoir le mérite de l'efficacité, on peut bien dire qu'elle n'a pas celui de la nouveauté. Le comité consultatif l'avait inventée, il y a quelque cinq ou six ans, et avec l'approbation des gouvernements du moment, en avait discuté avec divers représentants qualifiés des Soviets : MM. Rakovsky et Stomoniakoff, et aussi avec M. Breslau. — L'actuel chef de la délégation commerciale en France,

Une auto se jette sur des enfants en tuant deux et en blessant trois

Lille, 15 octobre (dép. Information). Entre Wormhout et Cassel, sur la route nationale, au lieu-dit « le Rievelt », une automobile conduite par M. Thibaut fils, dix-huit ans, demeurant à Hainbourg, en voulant doubler un camion chargé de fûts, a été emportée et vint se jeter sur cinq enfants qui jouaient sur le bord de la route.

Relevés par des témoins, les enfants furent immédiatement conduits à l'hôpital d'Hazeubrouck. L'un d'eux, Legrand, huit ans, a été tué sur le coup. Une fillette, Denise Dehorter, est morte dès son arrivée à l'hôpital. Les trois autres enfants ont été sérieusement blessés.

Après le changement de gouvernement en Espagne



M. Azana (à gauche), le nouveau premier ministre, et M. Cesáres Quiroga, le nouveau ministre de l'Intérieur

LE PROCHAIN BUDGET S'ÉQUILIBRE SANS EMPRUNT SANS IMPOTS NOUVEAUX NI APPEL A LA CAISSE D'AMORTISSEMENT

L'année budgétaire coïncidera de nouveau avec l'année civile

IL EST ETABLI POUR NEUF MOIS
DU 1^{er} AVRIL AU 31 DECEMBRE

Avant même que d'être déposé, le budget de 1932, puisque tel est désormais son nom, aura fait couler beaucoup d'encre. Il faut avouer que, pour l'élaborer, il a fallu surmonter des difficultés nombreuses, redoutables, et qui proviennent moins de la crise actuelle, que certains pessimistes enflent à plaisir, que d'autres raisons qu'il convient d'énumérer.

M. Piétri, ministre du Budget, qui a porté le lourd fardeau de cette mise au point délicate, déclarait à la Chambre, voici quelques mois, avec une clarté remarquable, que le dernier budget à voter par la Chambre actuelle serait, par destination, frappé d'une malchance particulière, et cela pour deux raisons.

D'une part, étant donné le malaise actuel, les recettes normales de l'Etat tendent à diminuer ; d'autre part, côté des dépenses, ce budget va hériter à plein des premières conséquences massives d'un ensemble de lois dont quelques-unes furent votées dans une période facile qui a pu conduire à certaines largesses.

C'est en particulier ce dernier point qui a rendu fatalement incompressibles certaines prévisions de dépenses, et dans ces conditions le ministre du Budget, afin d'atteindre l'équilibre nécessaire, a dû, sur d'autres chapitres dont l'importance est grande cependant, demander à ses collègues de consentir des réductions sévères ; il convient d'ajouter que si les discussions à ce sujet furent longues le résultat final atteste la bonne volonté de chacun.

On avait, voici quelques semaines, déclaré dans certains milieux, avec une hâte peu explicable, qu'il existait un écart de 5 milliards dans le futur budget. Ce chiffre, on peut le dire, est encore inférieur à la réalité si l'on envisage la masse d'augmentation de dépenses réclamées au début des travaux budgétaires par les services tant civils que militaires. Mais en fin de compte, cette masse a pu être réduite dans des proportions considérables.

Le retour à l'année civile

La mesure consistait à revenir aux anciennes dates de l'exercice budgétaire, à dans une certaine proportion, favorisée le rééquilibre du présent budget, car elle se traduit par un gain de recettes proportionnellement plus considérable que l'augmentation des dépenses. Cependant, ce n'est pas cet argument, dit-on, qui a décidé le gouvernement à l'adopter.

Il faut voir dans le retour à l'état de choses ancien les conséquences de l'expérience faite pendant deux ans d'un exercice fixant le début de l'année budgétaire au 1^{er} avril. A l'époque, cette tentative était désirée par les Chambres. On a pu, à l'usage, constater qu'elle ne répondait pas au but poursuivi et cela pour deux raisons principales : d'abord, l'impossibilité pour les budgets locaux et s'adapter au nouveau mécanisme, et enfin de grosses difficultés administratives provenant de la nécessité de préparer le budget en plein été, pendant la période des vacances.

Il faut donc louer le gouvernement d'avoir rétabli les coutumes anciennes au moment où les députés arrivent à la fin de leur mandat ; en effet, grâce aux mesures qui viennent d'être prises, retour à l'année civile et budget de neuf mois, dont le Petit Parisien énumère en juin les avantages, la nouvelle Chambre ne sera engagée que pour un temps aussi limité que possible ; elle pourra, dès sa constitution, entamer la discussion du budget de 1933 et apporter peut-être dans ses méthodes de travail un ensemble de réformes profondes que l'Assemblée actuelle, malgré toute sa bonne volonté, ne pourrait mener à bien.

Pas d'impôts nouveaux

Quoi qu'il en soit, le budget de 1932, tout en offrant un rigoureux équilibre, malgré les charges nouvelles qu'il supporte, se caractérise par ce fait capital qu'il ne fait appel ni à l'emprunt, ni à des impôts nouveaux, ni à l'aide de la Caisse d'amortissement.

Ce résultat, que M. Piétri n'a pu obtenir qu'à force de ténacité, et grâce à l'unanimité bonne volonté de ses collègues, est particulièrement méritoire, si l'on considère que certains chapitres de dépenses s'élèvent sans arrêt. C'est ainsi que le service des Assurances sociales absorbera environ 400 millions de plus que l'an dernier, celui des compagnies de navigation 250 millions, que l'allocation du combattant, primitivement estimée à 300 millions, dépasse largement le milliard, et que les dépenses militaires sont également en augmentation, étant donné l'application du service de douze mois, qui entraîne d'inévitables frais d'adaptation et de mise au point.

Ajoutons que le budget de 1932 a prévu le service de l'emprunt qui sera émis pour alimenter la caisse du programme d'outillage national, dont l'exécution vient d'être décidée ; il en est de même pour le prochain emprunt des compagnies de chemin de fer.

En résumé, malgré la période actuelle, pendant laquelle nous subissons les conséquences d'un formidable changement de front de l'économie mondiale, on peut voir que nos finances publiques sont dans une situation saine, et les pessimistes, qui redoutent demain comme ils ont redouté hier, doivent être réconfortés en constatant que le budget en cours, malgré toutes les sombres prédictions faites à son sujet, est actuellement encore en plus-value.

Un communiqué officiel

A l'issue du conseil des ministres où il avait fait approuver les conditions définitives d'équilibre du prochain exer-



Oriflamme de l'Organisation Révolutionnaire Macédoïenne avec la devise : « La liberté ou la mort »

bles ? Rien de tel pour donner du ton aux aliments. Dehors, des vendeurs de petits pains dorés et de graines de tournesol. Deux nouveaux cinémas et, devant eux, des admirateurs en veste de cuir.

Voici maintenant la mosquée, témoin des siècles d'esclavage. Souvenons-nous, tous les hommes dépassant la cinquantaine sont nés à Sofia, village turc. La voiture tourne à gauche, entrée de la petite capitale européenne. Tout y était en place comme voilà dix ans, jusqu'aux corbeaux, serrés et debout sur les encorbellements, frise ignoble et vivante entourant les maisons. Qu'éprouvèrent-ils donc avec tant de persévérance ? Est-ce vous, petites bêtes immondes, qu'il convient d'interroger en arrivant ici ?

Voici le palais royal, je suis chez moi... Je veux dire que j'approche. L'hôtel était là, jadis, en face. Il y est toujours. Salut, ô ma demeure !

Un peu plus tard, vers dix heures, après avoir parcouru la ville autant dire déserte, m'étant arrêté, faute de mieux, sur un banc du square de la rue du Tsar-Libérateur, je m'écriai : « Eh bien ! voilà ! »

Triste exclamation d'un homme au pied du mur !

En effet, je n'étais pas ici pour acheter du tabac. Je ne venais pas davantage déposer une nouvelle bombe dans la cathédrale Saint-Alexandre Newski. Je m'attendais rien du roi, ni du président du Conseil, ni du ministre des Affaires étrangères, lesquels ne m'attendaient pas non plus. Où donc se cachait ce qui m'attirait en ces lieux ? C'était une institution mystérieuse, propriété privée aux abords défendus par ces avertissements bien connus : « Piège à loup », « Chien méchant », « Danger de mort ». Cette propriété privée, dont la principale originalité consistait à n'avoir point de domicile connu, s'appelait Organisation Révolutionnaire Intérieure Macédoïenne, autrement dit : ORIM.

L'homme n'est pas un animal équilibré. J'aurais voulu, en arrivant à Sofia, trouver au balcon d'un bel immeuble une éclatante enseigne lumineuse proclamant : ORIM. Un concierge m'eût aussitôt ouvert la porte. « Faites passer ma carte à ces messieurs les révolutionnaires », eussé-je dit. Le concierge m'eût fait attendre dans un grand salon décoré de poignards, de pistolets. Comme cendriers, des machines infernales. Dans les quatre coins, ou même sur des étagères, tout un choix de bombes. Négligemment posés sur une table, deux albums,

J'ai déjà montré les physionomies particulières de certains quartiers, qui peignent les gens et leur esprit, les commerces et leurs odeurs. Ils forment, dans la grande agglomération,

PARIS !... MON PARIS !...

par Claude BLANCHARD

LE MARCHE DE LA VILLETTE



(Dessin du peintre Jean Marchand.)

des taches qu'on ne peut imaginer aussi franches de couleur quand on n'en a pas avec soi fait le tour ; mais ce qui les différencie si nettement de leurs voisins n'est pas strictement

limité par un périmètre de trottoirs. Le fort de leur activité est comme une souche qui pousse des racines dans les régions proches.

(La suite à la cinquième page.)

(La suite à la deuxième page.)

DERNIÈRE HEURE

SERVICES TÉLÉGRAPHIQUES ET TÉLÉPHONIQUES SPÉCIAUX du Petit Parisien et du Times

LE CONFLIT DE MANDCHOURIE LA PARTICIPATION AMÉRICAINE AUX TRAVAUX DU CONSEIL DE LA S. D. N.

Genève, 15 octobre (dép. P. Parisien).
La question de la collaboration américaine a donné lieu cet après-midi, à la séance privée du conseil, à une discussion extrêmement serrée.

Pendant quatre heures, M. Briand et lord Reading s'efforcèrent vainement de convaincre le représentant du Japon. Avec cette obstination tranquille et cette lenteur calculée qui font sa force, M. Yoshisawa tint le conseil tout entier en échec.

Nos relations avec les Etats-Unis, dit-il en substance, sont excellentes et, au point de vue politique, nous n'avons aucune objection à opposer à la venue de l'observateur désigné par Washington; mais nous ne pouvons accepter la participation américaine aux travaux du conseil de la S. D. N.

Cette invitation se justifierait, à la rigueur, par l'article 4 du pacte qui prévoit que le conseil pourra admettre à la table des délibérations le représentant d'un Etat dont les intérêts sont directement engagés dans une affaire donnée, mais le conseil n'est pas saisi du conflit sino-japonais en vertu de l'article 4; la Chine elle-même a invoqué, dans la requête, l'article 11 qui vise le cas intéressant la S. D. N. tout entière.

Pour être logique, il faudrait donc inviter tout le monde. Puis le projet d'invitation, qui fait seulement allusion aux « effets à donner au pacte de Paris », ne précise par les conditions de la coopération américaine.

Les Etats-Unis acceptent-ils en l'occurrence les droits et les devoirs incombant aux membres du conseil? La réponse de leur représentant sera-t-elle comprise dans le calcul de l'unanimité? L'invitation elle-même doit-elle faire l'objet d'un vote unanime? ou s'agit-il d'une simple question de procédure pour laquelle la majorité suffit?

Dans un cas semblable, la Cour de justice de la Haye a décidé que l'unanimité était nécessaire. Avant d'engager notre gouvernement et de baser sur les instructions que je viens de recevoir, je demande la nomination d'un comité de juristes qui seraient chargés d'examiner ces différents points de droit. Je le répète: c'est toute la constitution de la S. D. N. et le pacte lui-même qui sont ainsi remis en question.

A ces objections d'ordre juridique, dont il reconnaît la gravité, M. Briand oppose le langage du bon sens et de la raison. Il montre à M. Yoshisawa que l'on se trouve devant une situation de fait créée par un vote unanime du conseil, c'est-à-dire avec l'approbation du Japon lui-même.

En décidant dans sa dernière session de tenir le gouvernement de Washington au courant de ses délibérations concernant les affaires de Mandchourie, le conseil, dit-il, a accepté le principe de la collaboration américaine. Cette collaboration a eu déjà des conséquences politiques et morales très heureuses.

Cette discussion théorique, à un moment où le monde entier attend notre décision, fera un effet très fâcheux; elle peut être interprétée de l'autre côté de l'Atlantique comme un manque de déférence. Les scrupules tardifs du gouvernement de Tokio, si respectables soient-ils, paraissent d'ailleurs un peu vains.

L'invitation projetée a pour seul but de transformer une collaboration épistolaire en une collaboration vivante. Le délégué des Etats-Unis jouera seul.

LES INQUIETUDES DU JAPON

Changhai, 15 octobre
DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER
Les ministres d'Angleterre et d'Amérique confèrent aujourd'hui, à Nankin, avec M. Frank Li, vice-ministre des Affaires étrangères. On annonce que M. Wilden, ministre de France, arrivera demain.

La presse de Nankin commente les débats de la S. D. N. sans enthousiasme et la note générale est que la Chine ne doit pas trop compter sur la S. D. N., qui n'a pas grand pouvoir, et qu'il faut compter sur l'habileté de la diplomatie japonaise.

Au contraire les politiciens et la presse nippons abondent en longs commentaires sur l'initiative du conseil de la S. D. N. qu'ils réprouvent avec une grande énergie.

Il fallait s'attendre à cette opposition du Japon, si l'on réfléchit au fait que, aussitôt que le conflit a éclaté, le Japon a déclaré qu'il n'admettait pas de tiers entre la Chine et lui pour le règlement de l'affaire.

A Tokio on craint que le conseil de la S. D. N. en augmentant encore du représentant américain, ne prenne l'aspect d'un tribunal et les journaux nippons ne cessent de répéter que ce tribunal est mal informé.

En outre l'opinion japonaise qui, à tort ou à raison, considère toujours l'Amérique comme une rivale du Japon, ou en tout cas, comme son plus sérieux concurrent en Chine, se trouve déjà naturellement portée à opposer à ce qu'on fasse une exception en faveur de l'Amérique qui n'est pas membre de la S. D. N.

Les journaux critiquent le message envoyé, le 11 octobre, par M. Stimson à sir Eric Drummond, secrétaire général de la S. D. N., en trouvant que les termes en étaient trop durs pour le Japon. M. Stimson priant la S. D. N. « de faire pression » sur le Japon et la Chine pour obtenir le règlement de leur différend.

Les milieux officiels nippons déclarent éprouver la crainte que la participation de l'Amérique n'engendre des suspensions dans l'opinion japonaise et ne provoque une tension entre l'Amérique et le Japon. Enfin, la presse examine la question même de l'introduction dans le conseil d'un tiers non-membre de la S. D. N. et la réfute avec des arguments d'ordre juridique. Le *Nichi-Nichi* déclare que le conseil parle toujours des événements militaires et ne parle pas du respect des traités.

L'Asahi compare l'occupation des villes de Mandchourie à l'occupation de la Ruhr et déclare que personne n'a protesté quand la France s'est saisie de ce pays.

M. Wakatsuki prépare un manifeste destiné à l'opinion mondiale et a fait la déclaration suivante à la Chambre des pairs : « A moins que nous n'obtenions une base fondamentale satisfaisante pour la discussion de nos griefs, nous ne retirerons pas nos troupes. » On signale plusieurs rencontres en

l'entourage de M. Yoshisawa et d'intermédiaires.

Pour donner satisfaction à M. Yoshisawa, et bien que les circonstances s'y prêtent assez mal, je ne m'oppose pas à la nomination du comité d'experts juristes, mais je demande en échange au représentant du Japon qu'il dise s'il acceptera les conclusions de ce comité.

Là encore, M. Yoshisawa ne veut pas s'engager. Ni l'éloquence persuasive de lord Reading, rien n'y fit. Pour dissiper ses craintes, le représentant de la Grande-Bretagne insista sur le fait que l'invitation adressée au gouvernement de Washington ne saurait être considérée comme un précédent d'ordre juridique et que les problèmes constitutionnels qu'elle soulève seraient strictement réservés.

Le délégué du Japon se montra inébranlable. Pour en finir, M. Briand, en sa qualité de président, mit aux voix la proposition visant la création d'un comité d'experts juristes. Elle ne recueillit que deux voix : celle de M. Yoshisawa lui-même et celle du délégué allemand, M. von Mutius.

Cette question étant ainsi liquidée, M. Briand demanda alors à ses collègues s'ils étaient favorables, en principe, au projet d'invitation. Tous les délégués y donnèrent aussitôt leur pleine approbation, sauf M. Yoshisawa qui, logique avec lui-même, se prononça pour la négative.

Cependant, le délégué japonais n'a pas encore dit son dernier mot. Des démarches ont été entreprises dans la soirée auprès de lui pour le faire revenir sur son opposition ou tout au moins pour l'amener à s'abstenir de prendre part au vote final qui aura lieu demain au cours d'une séance publique annoncée pour 10 heures.

Les entretiens d'hier matin

En attendant la séance plénière de l'après-midi, M. Briand avait déployé ce matin une grande activité. A 9 h. 30, il eut un entretien séparément avec plusieurs de ses collègues, et plus spécialement avec lord Reading, il s'est rendu, à midi, à une réunion du comité des Cinq, qui comprend les représentants de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de l'Allemagne et de l'Espagne, et qui avait été chargé, en septembre, de conduire les négociations avec les délégués de la Chine et du Japon.

Au cours de cette réunion, qui dura une heure, le comité a envisagé diverses formules qui lieraient pratiquement la question du retrait immédiat des troupes japonaises à celle des garanties de sécurité exigées de la Chine.

F. DU BOCHET.

M. STIMSON DONNE DES ASSURANCES PRECISES A L'AMBASSADEUR DU JAPON

Londres, 15 octobre (dép. Havas.)
On mande de Washington :
M. Stimson a reçu aujourd'hui l'ambassadeur du Japon et lui a donné l'assurance que si M. Prentiss Gilbert était admis aux délibérations du conseil de la Société des Nations, ce serait uniquement en qualité d'observateur et que le représentant américain n'aurait pas le droit de s'associer à la procédure qui pourrait être instituée, aux termes du covenant de la Société des Nations, pour régler la guerre entre la Chine et le Japon.

L'ambassadeur a transmis ces déclarations au gouvernement.

Mandchourie entre les Japonais et des troupes de soldats chinois débandés.

D'autre part, Nankin signale que deux mille Mongols ont attaqué Tong-Liao dans l'ouest de la Mandchourie et ont tué plusieurs soldats japonais. La ville mais qu'ils furent repoussés avec pertes par une brigade de cavalerie mandchourienne.

Dans un combat contre trois cents soldats débandés, dans la région de Sinning, les Japonais ont eu huit tués. Un autre combat eut lieu contre huit cents bandits dans la région de Yinkow.

Le général mandchourien Tchang Hai Peng, qui s'est proclamé indépendant à Taonan, marche sur Tsitsihar, appuyé par deux brigades mongoles.

Les Japonais annoncent que quatre Coréens furent tués dans la région à l'ouest de Kharbine et que cent cinquante Coréens, emprisonnés à Moukden comme communistes par les autorités chinoises ont été libérés par les Japonais.

Aucun incident n'a eu lieu à Changhai entre les Chinois et la petite garnison japonaise.

Georges MONESTRE.

Le maréchal Pétain est arrivé à Yorktown

Washington, 15 octobre.
DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER
Le maréchal Pétain est arrivé, ce matin, à Yorktown, en Virginie, où vont avoir lieu, pendant quatre jours, de très grandes fêtes commémorant le dernier épisode de la guerre de l'indépendance américaine.

La capitulation de Yorktown, due aux efforts conjugués de La Fayette, de Rochambeau, du comte de Grasse et des troupes de Washington, a marqué la défaite définitive des armées anglaises et a mis fin à la guerre.

Cette nuit plusieurs navires de guerre américains sont partis à la rencontre du croiseur amenant le maréchal Pétain.

Quand le navire français a jeté l'ancre, les batteries de terre ont salué le maréchal de vingt et un coups de canon.

Claudius, ambassadeur de France, s'était rendu à Yorktown pour accueillir le maréchal à son arrivée. Le général Pershing était là aussi, pour saluer « le sauveur de Verdun » à son débarquement.

Des reconstitutions animées du siège et de la capitulation de Yorktown auront lieu.

Lundi, le président Hoover viendra assister au défilé final et prononcera cette occasion pour prononcer un grand discours.

Pierre DENOYER.

Les débats du Reichstag

Berlin, 15 octobre (dép. Petit Parisien).
Les délibérations du Reichstag d'aujourd'hui n'ont pas eu de résultat positif. On ne sait toujours pas comment voteront les populistes allemands malgré les longs discours du Dr Dingeldey, le président du parti.

Il est de plus en plus probable que les populistes s'abstiendront. Par contre, le parti du peuple agraire a fait déclarer par son orateur que ses députés voteront pour la motion de défiance. Le parti du peuple agraire est, en effet, mécontent parce que le gouvernement actuel n'a pas fait la moindre tentative pour assurer la collaboration de la droite. Si toutefois les motions de défiance sont rejetées, le parti du peuple agraire examinera la possibilité de soutenir malgré tout le cabinet Brüning.

Nous avons encore entendu aujourd'hui différents autres députés. M. Weber, du parti d'Etat, prononça un discours spirituel pour défendre le gouvernement, mais pour lui reprocher en même temps d'être un peu trop éloquent à l'égard de ses adversaires. Le député Ziegler, un des six social-démocrates exclus de leur parti, parla longtemps du conflit avec ses anciens amis politiques, et le social-démocrate Aft-hausen déclara que les communistes qui sèment la discorde dans les syndicats ouvriers.

Malgré que le parti agraire soit décidé à se rallier aux adversaires du gouvernement, le parti n'obligera pas ses députés à prendre part au vote et il faut supposer que quelques-uns s'abstiendront.

Le parti communiste n'a pas encore pris de décision et continue ses négociations avec le chancelier. En général, on croit toujours à la victoire du Brüning, mais on est avisé que la majorité ne sera pas aussi grande qu'il le supposait hier.

Les votes sont attendus pour demain après-midi entre 2 heures et 4 heures. Après le vote, le Reichstag sera renvoyé jusqu'à la mi-février.

UNE DECLARATION DU PRESIDENT DE LA REICHSBANK

Berlin, 15 octobre (dép. Havas.)
Le président de la Reichsbank, M. Luther, estime qu'il serait impossible, dans les conditions actuelles, de reprendre les opérations boursières en Allemagne et que même le maintien des valeurs ne pourrait être autorisé. M. Luther a fait cette déclaration à une délégation de courtiers en Bourse.

LE DR. SCHACHT ATTEND SES DECLARATIONS DE BAD-HARZBURG

Berlin, 15 octobre (dép. Havas.)
M. Schacht cherche à atténuer la portée de ses déclarations à Bad-Harzburg. Il a prié le président du groupe nationaliste au Reichstag, M. Oberföhrer, de faire en son nom au Parlement une déclaration dans laquelle il s'efforcerait d'avoir prononcé une seule parole sur la stabilité du change allemand, dit-il.

« J'ai simplement constaté, poursuit l'ancien directeur de la Reichsbank, qu'en raison de l'illiquidité des finances publiques et de nos institutions financières, les moyens de la Reichsbank sont à ce point limités qu'il ne reste rien pour alimenter l'activité commerciale que nous nous efforçons tous de développer ».

Il est curieux de remarquer que M. Schacht, qui à Bad-Harzburg, pour donner plus de poids à ses déclarations, avait tenu à souligner sa situation neutre « au-dessus des partis politiques », ait précisément tenu à déclarer que le groupe nationaliste pour présenter sa défense devant le Parlement.

M. Macdonald se heurte dans sa campagne électorale à une opposition violente

Londres, 15 octobre (dép. Petit Parisien).
Dans la circonscription minière de Seaham qui, en 1929, lui donna 35.615 voix sur 49.000 votants, M. Macdonald, même, en ce moment, une campagne électorale particulièrement rude.

Dans le centre minier de Shotton, il s'est heurté, cet après-midi, à une telle acuité de la part de ses anciens électeurs qu'il dut de quinze minutes la réunion dut être interrompue. Il venait de prendre place sur l'éstrade et avait à peine prononcé quelques mots que sa voix a été couverte par des hurlements et des affres partis de divers points de la salle.

Le premier ministre a essayé de dominer le tumulte et, faisant face à ses adversaires, les a apostrophés en ces termes : « Les hurlements ne m'ont jamais intimidé et jamais ne me feront peur. A ces mots, le vacarme de redoubler et l'orateur a, en vain, tenté de se faire entendre. »

Se voyant d'ailleurs, s'est épuisé en une brève lutte et il a dû renoncer à parler.

Avant de quitter le hall, M. Macdonald a déclaré : « Je suis sûr que beaucoup de ces auditeurs s'étaient rendus à la réunion avec l'intention de m'écouter, mais ils ont été déçus. Je regrette de n'avoir pas pu satisfaire leur légitime curiosité, mais on conviendra qu'il n'y a pas de ma faute. »

Cette nuit, les mêmes incidents se sont renouvelés à Thornley, mais, lorsque, au bout de quelques instants, le premier ministre s'est rendu compte que l'obstruction était systématiquement organisée, il a prévenu ses adversaires que s'ils persistent dans leurs interruptions, il les ferait expulser. La menace a été suffisante et la fin du discours a été écoutée en silence.

M. Hoover reçoit M. Citroën

Washington, 15 octobre (dép. Havas.)
A la Maison Blanche, M. Hoover, ambassadeur de France, a présenté hier à M. Hoover, M. Citroën, qui représentera la grande industrie française à la conférence de la Columbia University.

Le président américain a cordialement entretenu l'industriel français de la situation de l'industrie automobile dans le monde et de la nécessité d'une coopération économique internationale.

M. Citroën a assisté à une réception organisée par la Société nationale de photographie. Il a été proclamé membre d'honneur de la vie.

Mort de M. Gillet, l'industriel lyonnais

Lyon, 15 octobre (dép. Radio).
M. Edmond Gillet, le grand industriel lyonnais, dont on annonce la mort, survenue à Paris, était âgé de cinquante-sept ans. Il avait succédé à son père, en collaboration avec ses deux frères, Charles et Paul Gillet. Il était à la tête de nombreuses industries en France et à l'étranger.

Grand travailleur, il avait donné à son industrie de la teinture et du textile un développement considérable. Grand cœur, il avait fondé et subventionné de nombreuses universités.

Il était maire de la commune de Bully. Il avait épousé Mile Motte, la fille du grand industriel de Roubaix.

Revue de la Presse

LE VOYAGE DE M. LAVAL
Gringoire.

Quelques mois seulement avant la conférence de désarmement, dans le monde bien mais aussi beaucoup de mal pourrait sortir, il est essentiel qu'il s'établisse une certaine concordance entre les desirs, les aspirations de l'Amérique et les nécessités vitales qui commanderont à cet égard l'attitude de nos dirigeants.

Il y aura une prochaine occasion de proposer à M. Hoover quelques-unes de ces nécessités.

Nous consentirons à toutes les réductions compatibles avec notre sécurité. Mais nous n'irons certainement pas au delà. En ce qui concerne l'armée de terre, la marge des compressions n'est malheureusement pas très grande. Pour la marine, des économies importantes pourraient être réalisées, à condition toutefois que tout le monde, d'une façon égale et sincère, y participât. Les Américains, qui possèdent la plus puissante marine, n'ont qu'à indiquer le chemin.

Ils recommandent à s'intéresser aux affaires d'Europe, ce qui est de toute évidence, excellent. Encore faut-il que cet intérêt se traduise par une intervention plus manifeste par des succédés et des coups, ainsi qu'il l'a un peu trop été jusqu'ici.

LE PROJET D'OUTILLAGE NATIONAL

Petit Bleu (M. Alfred Oulman).

On s'aperçoit aujourd'hui qu'il faut renoncer à l'idée d'un outillage national. On a perdu un peu de temps, mais on ne l'a pas perdu pour rien. On peut encore se demander si ce n'est pas une erreur.

UN ACCORD FINANCIER FRANCO-YOUGOSLAVE

L'Agence Economique et Financière

croit savoir que les représentants du gouvernement yougoslave ont signé avec le gouvernement français un accord relatif au crédit qui doit comprendre, pour la Yougoslavie, la suspension des paiements des réparations de l'Allemagne à la suite du moratoire Hoover.

L'UNION NATIONALE ET L'ENTENTE EUROPEENNE

Illustration (M. Raymond Poincaré).

Ce serait une erreur de croire que la cause du mal est partout la même. Il y a, en fait, une crise universelle des esprits, une crise qui se traduit par des difficultés particulières et doit les régler par des moyens particuliers. L'Allemagne a tué sa classe moyenne et ramènera à zéro la valeur du mark. Mais elle a permis la création d'une nouvelle monnaie. Pour maintenir aujourd'hui ce-ci, il lui aurait fallu s'arrêter à ce qu'elle avait fait en France et de suivre les conseils de M. Parker Gilbert.

En Grande-Bretagne, l'abus prolongé des indemnités de chômage a créé une situation assez différente, mais nos amis d'outre-Manche ont assez l'expérience des affaires pour arriver à se tirer d'embarras. L'essentiel est que tous les gouvernements sentent la nécessité d'une entente non seulement économique mais intellectuelle et morale, qui prépare pour un avenir prochain une entente politique non pas entre les seuls peuples d'Europe, mais entre tous les groupes de l'humanité. Un jour viendra certainement où nul être vivant ne s'expliquera plus le morcellement actuel du genre humain, où nos arrière-pensées se demanderont si nous avons vécu, nous autres, à une époque de civilisation ou à une époque de barbarie.

SOUVENIRS

La Revue des Vivants (M. Henry de Jouvenel).

Les orateurs du parti s'appelaient alors Jaurès, Guesdès, et aussi (faute de le dire) T. Millerand, Viviani, Briand. Ayide du spectacle que de tels noms promettaient, se mêlaient, cependant, la somme de quarante sous, avec le complément de Monnet et à la grande indignation de notre ami Jean Longchamps, la carte d'un militant moins curieux d'histoire.

Sage et silencieux ainsi que doit le demeurer un intrus, j'écoutais Jules Guesdès administrer les consignes comme des coups, à l'adresse de ses périodes dans une ruine de cloches. Viviani jeter son chant pathétique... Quand vint le tour de Briand, notre ami Longchamps, ce son à la fois si pur et si familier, cet art de la note juste, cette négociation constante avec l'auditoire, cette diplomatie oratoire et mimée m'arrachèrent un cri.

« Si celui-là ne finit pas président du Conseil... »

Malheureusement, dit à côté de moi un compagnon péremptoire, il sera mort dans six mois.

De qui mon voisin tenait-il son diagnostic ? D'un médecin sans doute.

Que cette petite histoire prémunisme ceux qui la liront contre les oraisons funèbres primaires. C'est un peu faux en général : plus faux encore lorsqu'on l'applique à un homme qui, au cours d'une carrière bien menée, ne fit jamais semblant de s'écarter que pour être plus sûr de revenir.

Echange de télégrammes entre M. Laval et lord Reading

M. Pierre Laval, président du Conseil, a reçu du marquis de Reading, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères de Grande-Bretagne, le télégramme suivant :

« Genève, 15 octobre. — M. Laval, président du Conseil, Paris : Permettez-moi de vous exprimer, monsieur le président, tous mes vœux pour un bon voyage et un grand succès. — Signé : READING. »

M. Pierre Laval a répondu en ces termes : « Marquis de Reading, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, Genève : Je suis très sensible aux vœux que vous avez bien voulu m'adresser avant mon départ et je vous en remercie. — Signé : PIERRE LAVAL. »

Les sociétés françaises de Belgique offrent un banquet à M. Corbin

Bruxelles, 15 octobre (dép. Havas.)
Les sociétés françaises de Belgique ont fêté ce soir le nouvel ambassadeur de France au cours d'un brillant banquet organisé en son honneur à l'Ecole française.

M. Corbin, président de la chambre de commerce française, déclara en particulier : « Des problèmes complexes, nécessitant des études approfondies, se posent tous les jours, et les gouvernements français et belges, bien qu'ils ne peuvent donner droit aux justes revendications des exportateurs des deux pays. Notre rôle est d'aider de notre influence en montrant que l'esprit de conciliation nous anime, tout en sauvegardant dans la mesure possible, les intérêts de nos amis belges. »

M. Corbin remercia en assurant l'assistance de sa grande sollicitude et qu'il soutiendrait les œuvres florissantes créées par les compatriotes belges, méritant ceux-ci pour leur précieuse collaboration et termina en buvant aux Français de Belgique et à l'amitié franco-belge.

La manifestation se termina dans le plus grand enthousiasme.

Coup d'Etat en Equateur

New-York, 15 octobre (dép. Havas.)
On mande de Quito à l'Associated Press qu'à la suite du mouvement insurrectionnel qui a éclaté dans la capitale de l'Equateur, M. Alfredo Moreno, président du Sénat, s'est fait proclamer chef d'Etat et a pris immédiatement possession de ses nouvelles fonctions de président.

Montpellier, 15 oct. (dép. Petit Parisien).
A Tharoux, près d'Alès, Elle Bar-nouin, seize ans, a assassiné son père d'un violent coup de gourdin sur la tête, sous prétexte qu'il lui refusait 20 francs pour acheter une montre. Le jeune Barnouin a été écroué à la maison d'arrêt d'Alès.

Le cardinal Verdier consacre la chapelle d'une maison de santé

Hier, le cardinal Verdier a consacré la chapelle édifée dans les nouveaux bâtiments de la maison de santé de la rue Bizet.

Dans la chapelle on reconnaissait de nombreuses personnalités, parmi lesquelles le général Gouraud, le professeur Gosset, chirurgien de l'établissement, et Mme Gosset ; le professeur Quenu, M. de la Hougue, architecte, qui est due la construction de la chapelle ; M. Julien Coudy, codirecteur du Petit Parisien ; M. Henri de Weindl, directeur-rédacteur en chef d'« Eclair » ; le comte Jean de Castellane, le comte de Sigogne, avocat au Conseil d'Etat.

Après la cérémonie, en une allocution d'une haute élévation de pensée, le professeur Gosset, chirurgien de la maison depuis trente ans et qui soulagea bien des misères car « nul ne s'est adressé en vain à son cœur », comme il fut dit de lui, retraça l'histoire de la maison de la rue Bizet ; le cardinal Verdier rendit hommage au dévouement des docteurs et des religieuses et tout spécialement à la supérieure actuelle, sœur Valère.

L'après-midi, devant une assemblée nombreuse, au cours d'un salut solennel, Mgr Tissier, évêque de Châlons-sur-Marne, prononça un sermon. A l'issue de l'office, le comte de Sigogne prit la parole et, en termes émuants, fit l'histoire de la congrégation des sœurs de Niederbronn.

Le numéro du 15 octobre de MONDE ET VOYAGES

Lire dans ce numéro de très intéressantes articles sur la Bourse, le Paquebot P. « Atlantique », le Confit Sino-Japonais, le Salon de l'Auto, les Films parlants, etc. : toute l'actualité par le texte et par la photographie, présentée de la façon la plus pittoresque et la plus attrayante, mais toujours avec ce souci de documentation sérieuse qui caractérise les éditions Larousse et qui fait de *Monde et Voyages* une publication unique entre tous les illustrés d'aujourd'hui. (Le numéro : 2 francs. En vente partout.)

PROGRES

Progrès surtout en T.S.F. où l'alimentation par l'alternatif a mis la Radio à la portée de tous.

Progrès surtout grâce aux lampes à chauffage indirect qui permettent maintenant des auditions absolument pures.

Adoptez la nouvelle LAMPE SECTEUR METAL MAZDA RADIO

la lampe sur laquelle vous pouvez compter vous serez étonnés de la qualité et de la puissance de vos auditions

Pour vos oreilles... METAL-MAZDA-RADIO

GRATIS

Pour apprécier la résistance du caoutchouc mércerisé "LA CHAÎNE" "coud n'eu", coûte moins que vous emploieriez pour vos travaux de couture, demandez une bobine échantillon à votre fournisseur habituel ou à défaut, écrivez : AUX FILIERES REUNIES, 12, rue Ste-Anne, Paris (2e), en indiquant le nom de votre mercier.

Les longues soirées d'hiver sont courtes... avec la véritable lampe TITO-LANDI

à incandescence par l'essence d'auto. Fonctionne sans pompe ni pression. Bien plus sûre que l'électricité. Ne dépense que 7 centimes de l'heure.

GARANTIE INEXPLOSIBLE

GRATIS un essai de 10 jours (pour la Province seulement) sans engagement ni frais, vous permettra de l'apprécier.

Lampe réclame 120 Bougies, sans pied, tout cuivre : 70 Fr.

Exigez toujours que les appareils portent la marque TITUS, TITO-LANDI qui est pour vous une garantie de sécurité.

Demandez le catalogue envoyé franco et comportant 30 beaux modèles de lampes et suspensions ainsi que les nouvelles créations sensationnelles : Four-cloche, Réchauds et Calorifère mixte, réglables comme le gaz, sans pompe ni pression. Uniques au monde.

ETABLISSEMENTS TITO-LANDI 38, boulevard Henri-IV, Paris-4e

La Tétine la plus durable.

La Tétine la plus durable.

La Tétine la plus durable.

La Tétine la plus durable.

La Tétine la plus durable.

La Tétine la plus durable.

La Tétine la plus durable.

La Tétine la plus durable.

LA FIDÉLITÉ D'UN RÈGNE

par Charles PETTIT

Bien qu'il fût d'une nature simple et débouante, le roi Nakoko aimait s'entourer d'une certaine pompe quand il se rendait à une cérémonie officielle. Ainsi prétendait-il satisfaire à la fois ses goûts artistiques et son amour de la beauté et maintenir intact son prestige auprès de son peuple.

Avec une joie enfantine, il couvrait sa tête aux cheveux crépus d'un superbe képi de général, tout rutilant et tout doré, encore que fort cabossé et mangé aux mites. Une immense plume d'autruche surmontait cette coiffure auguste ; et cette plume, en se balançant, avait même l'avantage d'écraser les mouches qu'attirait la peau grasse et luisante du monarque.

Sur le nez camus étaient solidement fixées d'énormes lunettes à monture d'écaïlle. Ces lunettes n'avaient point de verres ; mais cela ne présentait aucune importance, car le roi avait une très bonne vue et d'ailleurs, à lire aucun document, la plus élémentaire instruction lui faisant défaut, ainsi qu'à ses sujets d'ailleurs. Autour de son cou s'étalait un collier composé de mâchoires humaines, reliées par une cordelière. Ces mâchoires avaient appartenu à des roitelets rebelles, heureusement occis après de grandes expéditions guerrières. Ce collier glorieux faisait vraiment très bien sur la toile blanche d'une veste qui avait certainement été faite pour un garçon de bar européen et qui, de friper en friper, était venue se vendre jusqu'au fond de l'Afrique.

En revanche, le bon roi Nakoko ne portait point de pantalons qui l'eussent gêné certainement. Mais il avait des sous-vêtements dont le bout avait été coupé pour laisser de l'air aux oreilles.

Comme armes, il arborait un sabre, un couteau et un fusil rouillé, tandis qu'un manche de parapluie lui servait de sceptre. Ainsi splendidement costumé, le roi montait avec une dignité incomparable dans un vieux fiacre qui était venu rouler dans ces contrées lointaines, à la suite d'un ne sait quelles aventures ! Les anciens prétendaient que c'était un cadeau magnifique qui avait été fait au prédécesseur du roi Nakoko ; mais ils n'en étaient point trop certains.

En réalité, ce véhicule exotique faisait l'admiration du peuple qui ne se lassait point de le contempler. Comme le climat chaud et meurtrier ne permettait point l'élevage des chevaux dans le royaume, c'étaient de fidèles sujets qui s'attelaient aux brancards, dans l'honneur qu'ils se donnaient avec fierté.

D'autres parisiens poussaient le fiacre par derrière en jetant de grands cris d'enthousiasme ; d'autres encore, ne trouvant à mieux s'employer, exécutaient mille gracieuses cabrioles et servaient ainsi d'escorte au noble équipage pendant que des sortes de hérauts d'armes brandissaient vers le ciel les six ombrelles royales qui avaient dû abriter des ladies anglaises sous le règne de George IV. Leurs soies décolorées pendaient assez agréablement autour des baleines tordues.

Cependant, l'air heureux de vivre, faisant luire gentiment ses dents blanches dans sa face d'ébène, le bon roi Nakoko se prélassait avec volupté sur les coussins défoncés du véritable fiacre. C'était pour lui une manière d'apothéose et il en comptait plus d'orgueil et de joie que jadis un empereur romain en avait pu ressentir sur son char de triomphe.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes quand, un beau jour, survint une bien pénible mésaventure à Sa Majesté. Dans un virage pris à trop vive allure, une roue se détacha soudain du vieux essieu et le fiacre vira de 180 degrés. Le bon roi Nakoko fut projeté brutalement sur le sol dur et rocailleux où il demeura inanimé.

Comme, ses sujets accoururent à son aide, ils constatèrent d'abord avec tristesse que le sceptre royal s'était brisé en deux et qu'un des tronçons avait pénétré dans la narine droite du monarque, déterminant une abondante hémorragie. Mais cela n'était encore rien par rapport à une seconde blessure, vraiment effrayante à contempler. Dans la violence de la chute, le collier s'était rompu et une des mâchoires dont il était composé s'était enfoncée dans la gorge de l'infortuné Nakoko. Les dents, aiguës comme celles d'un chacal, avaient pénétré profondément, coupant la respiration.

Aucun doute n'était possible : c'était là la vengeance sensationnelle de l'esprit du mort auquel avait appartenu ce maxillaire.

Saisis d'une légitime frayeur, les nègres se mirent à décamper à toutes jambes. Ils aimèrent bien leur roi, mais on ne lutte pas contre les forces occultes qui sont plus puissantes qu'importe quel monarque.

Cependant, Nakoko, qui n'était qu'étourdi, reprit peu à peu ses sens.

Instinctivement il arracha de son nez le bout du manche de parapluie et se gorgea la mâchoire du rebelle défunt. Et bien qu'il saignât encore beaucoup et eût de la peine à respirer, il se remit péniblement sur pied.

Il était à la fois très peiné et tout surpris de l'abandon de ses courtisans. Néanmoins, il ramassa son képi et le remit dignement sur sa tête. Ses lunettes, qu'il retrouva intactes, lui causèrent une grande joie.

Il se leva et se dirigea vers le palais. La Ristorelli s'en empara et, avant de la décaucher, elle lança à sa femme de chambre :

— Allez faire vos paquets ! Je vous chasse !

Mais, madame... voulait implorer la pauvre Fanchette.

Mais, soulignant son ordre d'un geste plus qu'impératif, la chanteuse lui intima :

— Sortez !

Et cela d'un ton si menaçant que la femme de chambre déguerpit sans demander son reste.

La Ristorelli ouvrit aussitôt la lettre qu'elle lui avait adressée. Elle était un peu rassérénée, elle la donnait à Pâtte-de-Fer en disant :

— Lisez... Somme toute, ce billet ne contient rien de bien compromettant. Le bandit prit à son tour connaissance de la lettre. Elle était adressée au roi Nakoko, mais elle était écrite par Pâtte-de-Fer.

— Evidemment, ce n'est pas encore une déclaration d'amour. Mais ça ne tardera pas !

— Vous croyez ?

— C'est une petite rusée, soulignait le grelin.

— Vous la connaissez ?

— Oui, c'est moi qui ai fait arrêter son père.

Sans demander de plus amples explications, la Ristorelli, toute à son idée, questionna :

— Elle est folle ?

— Brune ?

— Blonde, avec des yeux bleus comme le ciel. Quand on la voit pour la première fois, on dirait une Madone.

— Vous croyez qu'elle est capable de tourner la tête de Chazeuil ?

— Les hommes sont si volages...

— C'est vrai.

— Certes, Michelle Landry ne saurait, en principe, rivaliser avec vous. Mais

Le terrorisme des comitadjis

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Au tour de moi, tout n'était que nuit, mystère, silence.

Je me levai de mon banc. L'air était vif et bienfaisant, comme il l'est à Sofia. Un lampadaire éclairait la voie uniquement à mon usage. Je m'y accoudai, et pour lui montrer combien son intention me touchait, je tirai de mon portefeuille une première coupure de journaux. Je lus :

« Sofia, 8 février (dépeche Times) : « Jordan Gourkoof, principal lieutenant du chef révolutionnaire Ivan Mikailoff, a été assassiné aujourd'hui par des émissaires du chef du groupe Protogueroff. »

« Le meurtre a été commis dans une des rues les plus populeuses de Sofia. M. Gourkoof, avocat, homme de grande valeur, qui n'avait pas cru devoir se faire accompagner de sa garde du corps habituelle, n'a pas regu moins de quarante balles. »

« Ce meurtre fut exécuté en représailles du récent assassinat d'un chef protogueroviste. »

Sur un papier, j'avais noté à Paris quelques faits. Je dépliai la feuille. Elle portait :

1924 : assassinat de Todor Alexandroff et de son garde du corps ;

7 juillet 1928 : assassinat, à Sofia, du général Protogueroff et de son fidèle Anastase Gouzeff ;

18 septembre 1929 : assassinat, à Varna, de M. Bagdaroff (protogueroviste) et de ses deux compagnons ;

15 octobre 1929 : assassinat, à demi réussi, de Vassil Vassileff (milkaloviste) et de ses deux compagnons ;

5 mars 1930 : assassinat, à Sofia, de Vassil Pouncheff (protogueroviste), rédacteur à Makedonia ;

3 décembre 1930 : assassinat, à Sofia, de Nacum Thomalewsky (protogueroviste), professeur, homme de lettres ;

11 décembre 1930 : tentative d'assassinat sur Kiro Georgievitch Chandanooff (protogueroviste) ;

13 janvier 1931 : assassinat, à Sofia, de Traitcho Spassow Mariovitch et de Nicolas Bodakoff, accusés par Mikailoff d'avoir exécuté l'un des leurs.

Cette remarque en bas de la page : Depuis l'assassinat du général Protogueroff (1928), le nombre des intellectuels bulgares tués par suite de la rivalité des deux fractions de l'Orim serait de 193. Mais depuis le meurtre de Stambouliski (1923), le nombre des Bulgares tués par d'autres Bulgares pour raisons politiques dépasserait 20.000 (vingt mille). Parmi ces vingt mille, l'Orim en revendiquerait 4.200 pour son compte. A vérifier.

Je serai précieusement mes documents et me dirigerai vers mon hôtel. Il était onze heures du soir. J'avais faim. Deux guirlandes d'ampoules, l'une verte, l'autre rouge, maladroitement accrochées à un balcon, signalaient le restaurant. Je gravis les marches et poussai la porte. Un radiophone installé juste en face m'envoya un tango argentin, à bout portant, dans la poitrine. Il en eût fallu davantage pour me couper l'appétit. Je m'assis et j'appelai le préposé aux victuailles. Il vint, me regarda, sourit. En plus d'indéniables qualités d'attachement à sa maison, cet homme avait de la mémoire. La figure d'un client lui paraissait encore, à dix années de distance.

— C'est bien moi, dis-je. Alors, tout le monde va bien à Sofia, depuis mon départ ?

— Sans doute, monsieur.

— Je me souviens de vous, en effet ; vous m'avez préparé une fois un petit banquet, dans ce coin, en l'honneur de Daskaloff, le ministre de l'Intérieur. Qu'est devenu M. Daskaloff ?

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Chazeuil, avec qui j'ai diné également dans cette salle, où est-il ?

— Je me souviens de vous, en effet ; vous m'avez préparé une fois un petit banquet, dans ce coin, en l'honneur de Daskaloff, le ministre de l'Intérieur. Qu'est devenu M. Daskaloff ?

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

— Assassiné, monsieur.

— Il ne s'agit pas du père, de l'ancien président du Conseil, mais de son fils, Petko Petkoff.

— Justement, monsieur, il a été assassiné tout comme son père.

— Dites donc, vous me réserverez, à l'avenir, une table dans le fond, très loin de la porte.

— Impossible, monsieur, elles sont depuis longtemps déjà toutes retenues.

— Assassiné, monsieur.

— Et M. Petkoff ? Nous avons bu quelques bons verres de slivovitz ensemble, dans ce coin-là, je crois.

—

LE MIROIR DES FILMS

« Circenses!... » La critique des films LES BEAUX PROGRAMMES Autour des cameras Nous disions donc

« Mr S. L. Rothafel, fondateur de New-York du fameux « Roxy » — le premier en date des plus grands cinémas du monde ! — est arrivé hier à Paris avec une suite de spécialistes : architectes, ingénieurs, directeurs artistiques, etc. Voyage d'études et d'investigation. Mr Rothafel, en effet, qui vient d'abandonner la direction du « Roxy », prendra bientôt celle de cette prodigieuse « Radio-City » dont la construction, au cœur de New-York, coûtera une bagatelle de 200 millions de dollars ! Cette Babel du spectacle, dont le projet, agréé par J. Rockefeller, nous avait été exposé voici deux ans, lors de notre passage en Amérique. Également pour nos artistes de tous ordres, sans oublier notre cinéma ! Quel témoignage d'électisme et que d'heureuses conséquences en perspective, tant au point de vue de la diffusion de l'art français qu'à celui du resserrement des relations franco-américaines !... »

Le but précis du voyage de Mr Rothafel est de conférer avec les architectes, les ingénieurs et les personnalités artistiques de chez nous et de faire appel, sans doute, à leur collaboration. Également pour nos artistes de tous ordres, sans oublier notre cinéma ! Quel témoignage d'électisme et que d'heureuses conséquences en perspective, tant au point de vue de la diffusion de l'art français qu'à celui du resserrement des relations franco-américaines !... »

Jadis, un tel projet eût fait sourire. Pharaonique mégamallée ! se fût-on écrié. Aujourd'hui, il nous semble quasi naturel. Pourquoi ?... Grâce au cinéma ! Placé, en effet, sous le signe de ce dernier, rendit possible par la révolution accomplie par lui dans les échanges intellectuels de l'univers, bénéficiant de l'accomplissement qui draine désormais vers les temples de l'écran l'immense foule avide de spectacles, il s'avère pratiquement réalisable et singulièrement représentatif de nos mœurs, de nos aspirations et de notre internationale civilisation. En bref : les salles de cinéma, aux U. S. A., ayant déjà trahi en quelque sorte nombre de formes de spectacle, il devient naturel, et tout à fait logique, de leur confier la tâche de construire la définitive capitale.

Logique aboutissement d'une formidable expérience. Lorsque nous visitâmes, en effet, le monstrueux « Roxy », outre l'ampère étonnant de ses proportions, quantité d'innovations nous frappèrent. D'abord, la variété du programme. Il semblait, en effet, que le film ne fut que le prétexte. Ballets, sketches, tableaux, et nombreux de music-hall, sketches, tableaux ou comiques, etc., s'y succédaient sans interruption, servis par les meilleurs et les plus célèbres artistes du monde. De plus, par ses luxueuses servitudes — salons, salles de repos, bibliothèques, nursery, etc. — l'établissement semblait plutôt participer du club ou du monument public que d'une salle à usage exclusif de spectacle. De même que les anciens Grecs avaient accoutumé de se rendre au Bole sacré afin de s'abriter, de s'offrir aux dieux musiciens et d'élever leur pensée, les Américains modernes s'en remettent au cinéma du soin de leur fournir la satisfaction synthétique de leurs spirituelles aspirations !... « et circenses ! » réclamaient les citoyens de Rome. Des jeux, des théâtres ! exigèrent les peuples de tous les temps. Vespasien et Titus construisirent le Colisée. Mr S. L. Rothafel va construire la « Radio-City !... »

Maurice HUET.



TOUT ÇA NE VAUT PAS L'AMOUR
Mady Berry et Marcel Levesque, principaux interprètes de ce film amusant qui commença aujourd'hui en exclusivité au Moulin-Rouge Cinéma

On sait la longue carrière de Marius au théâtre. Voici la version cinématographique de cette pièce heureuse. C'est, à dire M. Pagnol, cet enthousiasme, cette exubérance, cette spontanéité qui sont bien de chez nous (M. Pagnol est Marseillais) que j'ai voulu évoquer, en même temps que l'esprit d'aventure, attisé par le grand souffle du large, qui anime le personnage de Marius. C'est définir le film tel qu'il est, en effet. Et les gens de Marseille, qui se connaissent bien eux-mêmes, ont été les premiers à sourire de leurs bravades, de leurs emportements d'un instant, suivis d'expansions cordiales, de leurs « gâli-jades ». Ils ne sont pas caricaturés (ou à peine parlois). Ils sont saisis sur le vif, avec le fond de sympathie attendrie d'un écrivain qui se souvient de son pays. C'était là, dans sa pièce, l'art de M. Pagnol. Il a voulu que le film restât dans cette note et, quelque confiance qu'il pût avoir dans le metteur en scène Alexandre Korda, il a pris le meilleur parti, qui était de mettre lui-même « la main à la pâte ». De là, la couleur, l'atmosphère de cette suite de tableaux.

C'est un bon exemple qu'il a donné, et qui doit être suivi par les auteurs dramatiques venant au cinéma. Il n'a pas permis des additions inutiles, des modifications inopportunes. Combien d'œuvres ont été défigurées par des réalisateurs trop zélés ou qui avaient la coquetterie d'attester leur part de collaboration ! Un de ces auteurs, et des plus habitués au succès, nous racontait, ces jours-ci, que ne pouvant convaincre le metteur en scène de la nécessité de suivre la forte simplicité de lignes de sa pièce, luttant vainement contre des « enlacements » qu'il ne goûtait point, il avait pris le parti de quitter le studio, en dégageant sa propre responsabilité. Le cas s'est souvent présenté.

Tout le monde connaît le sujet de Marius, le fils du brave cabaretier César, qui est heureux chez lui, qui aime la gentille Fanny, et est aimé d'elle, et qui sacrifie le bonheur à sa portée au démon des voyages lointains qui le hante. C'est qu'il n'a pas respiré impunément l'air de la mer, qu'il n'a pas vu, sans subir la suggestion de l'inconnu, partir les grands paquebots, qu'il est attiré par la vision des contrées exotiques, dont les débarquements apportent l'odeur, dans le port où ses pas le conduisent presque malgré lui, et que, en son âme inquiète se retrouve le goût ancestral des hasards à courir. Il résiste, tant qu'il peut, à cette tentation. C'est au moment même où Fanny croit l'avoir définitivement assagi, presque à la veille de leur mariage, qu'il s'évade et va rejoindre le navire où un vieux marin, à demi-fou, l'a fait inscrire dans l'équipage.

Et voici nos vieilles connaissances de la pièce, ces figures typiques : César, chérissant son fils en le rudoyant, se donnant bien de la peine pour cacher ses frasques de veuf solide, encore que tout le monde le connaît, criard et sensible ; Panisse, le volier, autre veuf qui ne s'agit pas d'empêcher pas de rêver de mettre la petite main de Fanny dans la sienne, Panisse qui, dans ses querelles, semble sur le point d'exterminer ceux qui ne sont pas d'accord avec lui et, la minute d'après, boit un verre avec eux ; le « capitaine » Escartèque qui, vingt-quatre fois par jour, fait la traversée du port et ne permet pas qu'on plaisante « la marine française » ; le Lyonnais M. Brun, qui paraît placide parmi les bouillants Marseillais ; la brave marchande de poissons Honorine, ne mâchant pas ses mots, mère de Fanny ; Piquoiseau, à la jambe de bois, dont la nostalgie de la mer a dérangé la raison... Mais ce que ne pouvait donner la pièce, ce sont les aspects du port et les bateaux en partance, ceux que la foule vient voir arriver, la mer marseillaise, avec son animation de jour et de nuit et son pittoresque, dans la vérité. Toutes ces images, mêlées à l'action, sont très réussies. Nous supposons qu'on aura abrégé une partie de cartes, dans le bar de César, qui faisait un peu long. Voici un film français qui atteste tout ce qu'on peut faire avec l'intelligent emploi des ressources actuelles et une interprétation excellente qui a à sa tête les acteurs de la pièce, s'étant

adaptés au cinéma, avec le naturel qu'il est de grande classe. Gagne sa vie ! est un film agréable, mené par Victor Boucher, dans sa manière légère, où il y a de la bonne grâce. Comment, dans une action optimiste, n'aurait-il pas un rôle sympathique.

Fils d'un riche industriel, Jacques de Laumière se complait dans la dissipation de son existence mondaine. Les semences et les exhortations à plus de sérieux étant vaines, son père lui coupe les vivres. Il devra, pendant six mois, se tirer d'affaire tout seul.

Ce n'est pas très facile pour un jeune homme qui ne sait rien faire et à qui est spécifiée la défense absolue de contracter la moindre dette. Mais enfin, il essaye. Le voici donnant des leçons de conduite d'auto à une vieille dame ; mais, dans les Champs-Élysées, il aperçoit une jeune fille, Paulette Martin, qui a fait sur lui une très vive impression et, pour ne pas la perdre de vue (car il ne connaît pas son adresse), il lance sa voiture à un tel train qu'il manque de provoquer des catastrophes.

Renvoyé, il est vendeur de programmes dans un music-hall, mais Paulette Martin se trouve dans une loge et, pour ne pas faire humble figure vis-à-vis d'elle, pour pouvoir lui avouer qu'il l'aime, il s'ingénie à se débarrasser des programmes. Journaliste d'occasion, il se présente, en interview, chez son père qui a tout fait de l'éconduire. Il tente tous les métiers. Celui de représentant d'une marque d'aspirateurs lui permet du moins de s'introduire dans la maison de Paulette, de qui il est reconnu. Mais où la voir encore, car la prétendue séance-démonstration a été brève ? Et M. Martin veut marier sa fille à un commissaire-priseur, fort peu séduisant d'ailleurs.

Un rendez-vous est pris à l'hôtel Drouot. Une commode quelconque est mise aux enchères. Les signes que fait Jacques à Paulette sont pris par le commissaire-priseur pour un acquiescement à des prix de plus en plus élevés. Si bien que la commode monte à 800.000 francs dont l'acquéreur, étonné de son acquisition, n'a pas le premier sou ; et il faut payer sans délai les frais. La situation de Jacques est critique.

Ce bienfait hasard permet à Jacques de passer aux yeux de son père pour un garçon avisé et plein de ressources et, après cette réconciliation, c'est M. de Laumière lui-même qui arrangera le mariage de son héritier avec la charmante Paulette. Jacques, au moment où il est au comble de ses vœux, voit apparaître sa silhouette au cours des professions diverses qu'il a essayées. C'est un effet de virtuosité cinématographique.

Ce n'est qu'une petite chose, mais aimable et adroitement présentée. Et ce sont, autour de Victor Boucher, conducteur du jeu, Dolly Davis, André Dubosc, Florenne, Robert Goupil.

« Ce titre : Sur le Don paisible n'est pas très justifié, car on ne laisse pas que de se quereller et de se battre sur les bords de ce grand fleuve. Mais ce film, où l'on a, sans doute, élagué ce qui était tendant, a les qualités des films russes quand ils attestent un art spontané : physiognomies ayant du caractère, sincérité d'expression, pittoresque qui ne semble pas avoir été cherché.

L'action se passe chez les Cosaques, avant la guerre, libres quand ils ne sont pas appelés à prendre les armes. C'est une histoire d'amour violente. Gregori a enlevé Axinia, la femme du brutal Stépan, et lui-même a quitté pour elle sa nouvelle épouse. Cette passion l'a fait renoncer à son indépendance de Cosaque. Il sert, avec Axinia, chez Lisnitsky, le propriétaire d'un grand domaine.

Mais la guerre fait de lui un soldat. Quand il revient, Axinia est devenue la maîtresse du fils de Lisnitsky, et il n'a plus devant lui qu'une vie désolée, pleine de ressentiments contre tous. Des paysans qui font évoquer la rudesse des âmes, des coutumes des rives du Don, des chevauchées intrépides, des scènes où s'attendent des tempéraments qui ne se sont pas assouplis donnent à ce film de l'accent.

Jacques VIVIEN.

Paramount, Marius. Gaumont-Palace, Paris-Béguin (J. Marnac) Aubert-Palace, Bach dans En bordée. Olympia, Azais (Max Dearly). Max-Linder-Pathé, Atout... cœur. Marivaux-Pathé, Faubourg Montmartre. Ciné Champs-Élysées, Calais-Douvres. Gaumont-Théâtre, L'Afrique vous parle. Elysée-Gaumont, Bought (spect. anglais). Marigny, perm. Ch. Chaplin d. Lum. ville Collège, Gagne sa vie (Victor Boucher). Moulin-Rouge, Tout ça ne vaut pas l'amour. Victor-Hugo-Pathé, le Million. Ermitage, Son Altesse l'Amour. Impérial-Pathé, le Roi des resquilleurs. Capucines, Un homme en habit. Miracles, 3 et 9 h. Ours brûlés. Nollis-Palace, le Million. Omnia-Pathé, le Juif polonais. Caméo, Pas sur la bouche. Polles-Dramatiques, Big House. Agnès, 3 h. 8 h. la Dernière Compagnie. Cigale, le Million. Artistique, le Cap perdu (H. Baur). Fantôme, Little Caesar (D. Fairbanks jr) Bialto, le Million. Carillon, Tempête sur le mont Blanc. Plaza, le Petit Café. Ciné Saint-Sébastien, Autour d'une enquête. Roxy, Monte-Carlo, Enigma, M. Parkes. Secrétan-Pal. (35, r. de Meaux), le Million. Luna, Quatre de l'infanterie.

A PROPOS D'UN ACCORD

Nous sommes heureux d'annoncer l'accord récemment conclu entre MM. P. J. de Venloo et Delac et Vandal, ayant trait à la production et à l'édition des films de ces deux firmes. M. P. J. de Venloo devient l'éditeur pour la France et la Belgique de toute la production réalisée cette année par MM. Delac et Vandal, tout en continuant l'édition de sa propre production. D'autres accords suivront quant à une future production en commun. Le passé de ces importantes productions nous permet d'assurer les plus heureuses conséquences d'une telle association.

« MARIUS »



Fresnay et Orane Demazis dans une scène de « Marius » qui remporte au Paramount un incontestable succès

CAMEO 22, boulevard Italien. 4^e semaine. PAS SUR LA BOUCHE AVEC NIKOLAS RIMSKY

AUBERT PALACE EN BORDÉE FAUTEUILS 7 ET 10 FRANCS De 10 heures jusqu'à 13 h. 30 et à partir de 22 heures 30

LA CIGALE - CINÉMA Annabella et R. Lefebvre LE MILLION Sur scène : Le compositeur M. Rogel Les danseurs : Stella, Rudy et Y. Bassegoda T. L. J. MAT. à 2 h. 30

PASSEPORT 13.444 passe au 4^e GRAND CINÉMA SAINT-PAUL 73, Rue Saint-Antoine, 73 10. TIVOLI CINÉMA 19, Faubourg du Temple, 19 14. MONTE-ROUGE PALACE 71 Avenue d'Orléans, 71 18. MARCADI PALACE 110, Rue Marcadet, 110 16. PALAIS ROCHECOUART 50, Boulevard Rochecouart, 50 GAUMONT FRANCO-FILM AUBERT

CINÉMA MADEIRAINE TRAPER HORN LE JOURNAL. — Je suis persuadé enfin que le public, juge souverain, ne trouvera pas excessive cette phrase qui figure sur les affiches : le film magnifique J. CHATAIGNER



PAS SUR LA BOUCHE, OPERETTE

Lucien Galas, Mireille Percy et Jeanne Maray dans une scène de ce film qui, après avoir été fort applaudi au Gaumont-Palace, passe actuellement au Caméo

Les actualités du Gaumont-Palace. — 1. Arrivée d'or au Bourget ; 2. La toilette des gracieuses de New-York ; 3. Le roi et la reine des Belges à l'Exposition coloniale ; 4. La rentrée des tribunaux ; 5. Le 25^e Salon de l'automobile ; 6. La course de côte du mont Valérien ; 7. Jules Ladoumègue, recordman du monde du mille anglais ; 8. L'inauguration du nouvel hôtel de l'Amérique Legion ; 9. Le championnat de polo à cheval ; 10. Les hirondelles émigrent en avion.

À bord du « Maria-Catherine », on tourne le chant du marin. — Sur la Méditerranée, au large de Marseille, sur le magnifique cargo baptisé en la circonstance Maria-Catherine, on continue à tourner les vues extérieures du chant du marin.

Le metteur en scène Carmine Gallone, le torse nu, et Henri Drocourt, auteur et assistant, prennent leur bain en pleine mer, tous les jours, à l'heure de l'après-midi, accompagnés d'Albert Préjean.

L'équipage officiel du cargo ne s'est jamais tant amusé. Il tourne avec les artistes et les officiers aident les réalisateurs de leurs conseils techniques.

Quand le soleil se cache, on se réunit sur le pont et on répète les scènes du lendemain. Jim Gérald fait rire tout le monde en racontant des histoires marseillaises. Marie et Catherine, les femmes d'Albert

MOULIN ROUGE. — TOUT ÇA NE VAUT PAS L'AMOUR MARIVAUX FAUBOURG MONTMARTRE ERMITAGE SON ALTESSE L'AMOUR MAX LINDER ATOUT CŒUR IMPÉRIAL LE ROI DES RESQUILLEURS ROYAL PARTIR

C'EST A MARIGNY que passe EN EXCLUSIVITE le film célèbre de CHARLIE CHAPLIN LES LUMIERES DE LA VILLE 28^e SEMAINE

GAUMONT-PALACE RAIMU & PIERRE FRESNAY dans MARIUS le Chef d'œuvre de MARCEL PAGNOL avec ORANE DEMAZIS MISE EN SCÈNE D'ALEXANDRE KORDA C'est un film Paramount

PERMANENT-Midi à 2 h du matin - avant Midi 30 et Séance nuit Prix 40^e



Le cinéma français est en pleine renaissance. Heureuse constatation !

Longtemps ce fut l'époque pénible où une tentative était notée comme un succès. Souvenons-nous : un des premiers relais du succès ne fut-il pas les Misérables, de M. Henri Fescourt, qui, présenté à New-York, forçèrent l'admiration des Américains ? Voici que M. Henri Fescourt, après d'autres films, dont la Maison du Maltais, réalisée sur le roman de notre éminent collaborateur Jean Vignaud, va nous donner Serments la semaine prochaine.

Depuis les Misérables, nous avons eu de nombreuses productions qui se seraient bien à tort, souvent, du nom de chef-d'œuvre !

Bien de tel aujourd'hui : Un soir de rafle on Marius, l'Algon, comme Atout cœur au Faubourg Montmartre, sont deux films français qui ne cherchent pas à se paviser de ce nom magnifique. Ce sont des films avec leurs qualités et leurs défauts, qui marquent une production et déterminent un courant comme les têtes de colonnes du cinéma de France.

Ne parcourez-vous pas les journaux et n'avez-vous point lu et relu cette information selon laquelle les directeurs d'Amérique craignent désormais la concurrence de la vieille Europe en matière de films ? Il est chez eux de bonnes choses, certes, mais le Million, par exemple, répond à City Streets, comme les Croix de bois répondent au complément pour la traduction internationale de la guerre de l'Autout rien de nouveau.

Que dire ? Les mots ne servent à rien s'ils ne sont l'expression, la manifestation d'une volonté. À l'heure actuelle, le cinéma français, tant décrié jadis, tant critiqué, le cinéma de chez nous, tenu par beaucoup pour une toute petite chose, s'anime grâce aux bonnes volontés de tous ceux qui se sont voués à la tâche, pénible parfois, de le faire vivre ! Leurs noms ? Ils sont nombreux, tous ces bons ouvriers de l'écran. En citer quelques-uns, ce serait injuste, car des noms pourraient être omis.

Contentons-nous de constater que le cinéma français devient ce qu'il doit être : une grande chose.

Jean MARQUET.



COLISEE VICTOR BOUCHER C'EST TA VIE

Lilian Harvey CALAIS DOUVRES

au Cinéma des Champs Élysées 118, CHAMPS-ÉLYSÉES, 118

Le Cinéma des Champs-Élysées présente avec Calais-Douvres un reportage cinématographique du plus haut intérêt : LES MERVEILLES DE L'EXTREME-ORIENT

Qu'il n'a rêvé de beaux voyages dans les régions lointaines : la Chine, l'Inde, les mystérieuses villes du Pacifique ? Chacun de ces pays est étudié avec un art et une habileté incomparables.

Le grand magazine de l'écran CINE-MURMUR publie toujours LES PLUS BELLES PHOTOS LES MEILLEURS FILMS Cette semaine vous pourrez lire : GAGNE TA VIE un film amusant avec Victor Boucher SERMENTS une œuvre émouvante et dramatique 16 pages luxueusement illustrées En vente partout : 75 centimes

Paramount RAIMU & PIERRE FRESNAY dans MARIUS

le Chef d'œuvre de MARCEL PAGNOL avec ORANE DEMAZIS MISE EN SCÈNE D'ALEXANDRE KORDA C'est un film Paramount

PERMANENT 9^h DU MATIN à 2^h DU MATIN le meilleur spectacle de Paris

ALHAMBRA 50, rue de Malte, PARIS-XI^e - Métro : République LE PLUS BEAU THÉÂTRE DE PARIS

PROGRAMME DU 16 au 22 OCTOBRE 1931 SUR L'ÉCRAN : Pathé-Natan présente ATOUT CŒUR avec ALICE COCÉA JEAN ANGELO MARCEL LÉVESQUE SUR LA SCÈNE : DE ROCROY & C^o Les Maîtres Magiciens français SAM BARTON Le cycliste vagabond LES 3 OLWARS Trappiste et Comédie LINE MARLYS La Fine Dissonance HOWEL, HARGER & PLANQ Le célèbre trio de Danseurs

SEANCE PERMANENTE de 14 h. 30 à 19 h. 30. PRIX DES PLACES : 6 à 20 francs - Promenoir : 4 francs SOIRÉE à 21 heures. - PRIX DES PLACES : 6 à 20 Frs Les Prix des places en matinée, les SAMEDIS, DIMANCHES et JOURS DE FÊTE sont ceux de la soirée. LOCATION de 10 à 19 heures. Téléphone : OBERKAMPF 52-29.

**Pas de Savon.
Pas de Poudre de Savon.
Pas de Lessive.
Seulement "Persil"**

Prix de Crècy (à vendre, 7.500 fr., 2.000 mètres) : Bellegarde, Argyre.
 Prix Nicéas (20.000 fr., 1.000 m.) : Ammonite, Epitaphe.
 Prix de Lastours (welter-handicap, 12.500 francs, 2.200 m.) : Que Lindo, Cap Fris.
 Prix de la Rapée (12.500 fr., 2.500 m.) : Huchet, Valencia.
 Prix Maréchal Gallieni (cross-country, 15.000 fr., 5.500 m.) : Kallin II, Religion.

LA JOURNEE DES VEDETTES
La journée des vedettes, organisée par Alexandra Pecker au profit de l'Amitié des aveugles de France et de la Fédération nationale des aveugles civils, aura lieu vendredi 23 octobre, de 4 heures à 7 heures, 58, avenue Bosquet, avec les concours d'Aurel, Roger Clairval, Suzanne Delve, Gmaine Dermoz, Jane Dorys, Rachel Dubouché.

SPECTACLES ET CONCERTS
Folies-Bergère, 8 h. 30, l'Usine à folles.
Concert Mayol, 8 h. 30, Vive le nu !
Palace, 8 h. 30, Parade de femmes.
Empire, Clown Noni, Golden Serenad.
C. de Paris, dem. Paris q. brille (Misting.).

PROFÈNE. — Pour les jours, matins et soirs, 2,50 et 3,50.
DEMBRANO. — Ce soir, les débuts d'un nouveau programme inédit pour les premiers jours de Rastelli, le triomphateur. Demain matinee.
Le soir, la grande œuvre de la grand'Ampero Fernandez aux malades de la Broca. Distribution de souvenirs.

12 MOIS DE CREDIT

CHEMINÉE réclame



à feu visible et continu, tout émaillé, gris-bleu, vert, bleu ou marron, porte nichée ou émaillée au choix.

(Nous indiquer la teinte et le genre désiré.)

Elle est spécialement étudiée pour brûler du grain d'anthracite. Les portes de chargement et de foyer sont garnies d'amiant, ce qui empêche les émanations d'oxyde de carbone. Une valve de réglage permet une réglementation parfaite du rendement calorifique. Dimensions : hauteur 0,90, largeur 0,47, Cubage chauffé, 90 m³. Fr. 396.

Payables : 33 francs par mois. Franco de port et d'emballage.

MANTEAU EN PELUCHE

Haute Nouveauté

N° 50. Manteau élégant, véritable peluche « Gelko », grand col bouffant et parements de manches, entièrement doublé broché soie.

Payables : 30 francs par mois.

N° 52. Manteau très élégant, véritable peluche « Gelko », entièrement doublé broché soie, grand col forme nouille et parements garnis fourrure imitation haute laine.

Payables : 48 francs par mois.

IMPERMEABLE POUR DAME

TISSUS CAOUTCHOUCS TOUS COULEURS

N° 2. Lingerie genre tweed ou toile de laine uni. Fr. 220.

N° 3. Liberty caoutchouc, ext. satin tout soie 1^{re} ch. Fr. 390.

N° 11. Gabardine laine ultra-changante (tous coloris, y compris noir et marine). Fr. 384.

COUVRE-PIEDS

Payables en 12 mois.

Se font en toutes nuances

SIMIL-SOIE DOUBLE FACE

INTERIEUR garni laine beige. N° 1.

Dimens. : 190x200 190x220 220x230

Fr. 198. 228. 378.

INTERIEUR garni laine blanche. N° 3.

Dimens. : 190x200 190x220 220x230

Fr. 294. 330. 372.

INTERIEUR garni laine blanche. N° 5.

Dimens. : 190x200 190x220 220x230

Fr. 354. 444. 522.

Nos couvre-pieds se font en toutes nuances et en toutes dimensions sur demande.

Nous indiquons les teintes désirées.

Fr. UNE MONTRE soignée avec cadran lumineux, verre et mouvement inébranlables et en jolies chaînes, gar. 6 ans. 9 fr.

Bracelet homme supérieur. 14 fr.

Bracelet femme plaqué or argent. 25 fr.

Envoi contre remboursement. Echange admis.

F. d'Horlogerie KAPELUSZ, 28, r. Rivoli, Paris

PRÉSERVEZ votre AVOIR!

Profitez des PRIX RÉDUITS



actuellement démontés pour alléger leur stock par les

Coiffes-Forts LE GAULOIS (25 ans de références)

231, rue Lafayette PARIS

Représentants demandés toutes régions

9

fr. UNE MONTRE soignée avec cadran lumineux, verre et mouvement inébranlables et en jolies chaînes, gar. 6 ans. 9 fr.

mont. chron. antimagn. 12 fr.

Bracelet homme supérieur. 14 fr.

Bracelet femme plaqué or argent. 25 fr.

Envoi contre remboursement. Echange admis.

F. d'Horlogerie KAPELUSZ, 28, r. Rivoli, Paris

VIN

nouveau coloré exquis, la p. 205 l. port. rég. fût. et comp. 3 éch. 2 f. timb. Vve Y. Jean, pr. Dom. du Roc, p. Nîmes.

PEPINIERES GRANDE SPECIALITE

POMMIERS, PEUPLIERS, ARBRES FRUITIERS ET ORNEMENTAUX, PLANTS, ROSIERS, ARBUSTES, ASPERGES, DAHLIAS, etc. FRAISIRS dont nous avons les plus beaux et les plus variés, produits sans fil, produisant jus-quaux gelées. Catalogue franco.

ARBONVILLE GABRIEL, Pépiniériste, St-Laurent, près Mâcon (Ain)

9

fr. UNE BONNE MONTRE à lumen ver. et mouv. inébran. av. sap. chaîne, gar. 6 ans. 9 fr.

montre-chron. antimagn. 12 fr.

Bracelet homme supérieur. 14 fr.

Bracelet femme plaqué or argent. 25 fr.

Envoi contre remboursement. Echange admis.

F. d'Horlogerie KAPELUSZ, 28, r. Rivoli, Paris

Maigrir

est un plaisir avec les

Pilules Galton

Amalgamant idéal, sûr et sans danger, qui agit en améliorant la digestion.

Double menton, hanches, ventre sont vite réduits et l'organisme se régénère.

Mlle C., de Perpignan, écrit : « Un seul flacon de Pilules Galton m'a fait perdre huit centimètres de tour de taille, de plus j'ai eu un très gros ventre qui a baissé comme par enchantement. »

M. E. B. de Montbard : « Les Pilules Galton m'ont fait maigrir de trois kilos en 17 jours. Depuis, j'ai continué avec des résultats remarquables sans avoir besoin de quitter mon travail et sans être gêné en rien. »

Ainsi donc, si vous désirez maigrir, n'hésitez pas à prendre des Pilules Galton. L'essai d'un flacon vous convaincra. (Composition exclusivement végétale.)

Flacon avec notice, contre remboursement 10 fr. 85. R. Raté, pharmacien, 45, rue d'Enghien, Paris-X.

9

fr. UNE BONNE MONTRE à lumen ver. et mouv. inébran. av. sap. chaîne, gar. 6 ans. 9 fr.

montre-chron. antimagn. 12 fr.

Bracelet homme supérieur. 14 fr.

Bracelet femme plaqué or argent. 25 fr.

Envoi contre remboursement. Echange admis.

F. d'Horlogerie KAPELUSZ, 28, r. Rivoli, Paris

MONTRES ENOR.

BP 31, rue Mercœur, PARIS (XI)

PETITES ANNONCES CLASSÉES

OFFRES D'EMPLOIS

Divers-Industrie
Pers. pr écrit. chez soi. Sérieux. Lucratif. Ec. La Vie Chez Soi, Bte 40, St-Denis (Sne).
Ecritures chez soi sérieux. Ecrite : D. Riquet, n° 15, Le Bourget.
Chez soi adres. à cop. et à relev. p. public. Ec. V.E.P., n° 3, Valenciennes (N.).
6 à 8 fr. le cent. Adr. et gains réguliers tte l'an. à corresp. 2 sex. Ec. M. F. Louy, Lyon.
Bon ouvrier en carrosserie dent. Société G. CARDE ET FILS. Trav. assuré, place stable. Adresser demande avec références : 33, quai Queyries, BORDEAUX.

Gens de maison
On d. b. tt. f., réf. Pharm., 213, r. St-Honoré

DEMANDES DE REPRESENTANTS

Inspecteurs régionaux départ. nombr. ag. et sous ag. demandés France entière par Ligue Intérêt Général organ. ses services Portefeuille rémunérateur à créer. Conv. à bon. et dam. Ne pas se presser. Ec. à A.F.C., 20, rue Gambetta, Boulogne-sur-Seine.

ACHATS ET VENTES DE PROPRIETES

NORMANDIE. A vend. : 1^{re} bne prop. herb. 6 ha. al ten.; 2^e bne maison, jard. et herb. dep. 7.000 fr. Libre de suite. Gdes facil. S'adres. LEBEAU, à Buges (Eure).
Bne petite ferme 25 hect. al ten. av. gent. habit. 6 p. dep. Jcs de suite. A enlev. av. 285.000 fr. Facilités. M. BOUCHERY, not. Evreux-la-Bataille.

Rare rég. Beauvais, sup. prop. élevage 3 p. Elect. inst. Jard. 3.182 mq. Nbx arb. fruit. Px 18.000. FLAMANT, 4, boul. Clichy.

CABOURG

Splendides terrains à bâtir sur mer et campagne, panoramas uniques. Eau, gaz, électricité, viabilité. A vendre par petits lots, avec grandes FACILITES de PAIEMENT. LA REALISATION, 8, av. L'Opéra, Paris.

TRANSPORTS-DEMMAGEMENTS

Transp. déménagement, livraison, Paris province p. camion 1 à 4 ton. à la jée au mois ou à l'h. Bruxelles, 26, r. Sorbier, Mémil 60-71

OCCASIONS

Automatiques Bussos, Jennings, Jacopini, etc., achat comptant, vente à l'essai. Charlebourg, 9-23, Ind. Ind.

SPECIALITES POUR FORAINS

FORAINS, coupons, robes, velours, dent., rubans, tissus, soldes au kilo. Occas. hors ligne. MIARD, 10, rue Constantine, LYON.

DIVERS

LAMPES ELECT. DE POCHES EN GROS
Piles, ampoules. Catalogue franco. RIFFIER, 28, rue de Rivoli, PARIS (4^e).

CIENTS

Chiens ttes races pur. garde, luxe, chasse. Exp. t. pays. Chenil, 184, av. d'Italie, Paris

RECHERCHES

GUILLAUME, ex-insp. sûreté. Renseign. Enquête av. mar. sur. Renseign. 58 bis, Chausse d'Antin, Trianon, 14-20.

SOMMER

Eng. Rech. Filat. dep. 40 fr. p. insp. Discretion. Consult. gratuite. 60, bd Sébastopol. Archives 43-42.

Modern Detective

18, r. St-Vincent-de-Paul, 109 Tru. 60-62. Tte la police priv., ttes quest. jurid.

FONDS DE COMMERCE ET INDUSTRIE

ALIMENTATION-CAFES-VINS

BOUVETTES-RESTAURANTS

Pugette gare près Paris, 8 p. vins; 1.800 alcool. p. mois tout compris. A. R. 0-00. TOMA, 24, allée Télégraphe, LE RAINCY.

Pour ménage sérieux se créer situation, nous av. 5 sup. Dép. Vins dispon. Chiff. av. var. de 700 à 3.000 p. j. Mise au cour. ass. Pour visul. et renseignements, absol. grat. v. TAIBER, 55, FAUBOURG MONTMARTRE

CAPITAUX

PRETS imméd. taux modéré à commerçants et personnes solvables, discrétion gar. Caisse Mutuelle, 133, r. de Home, PARIS.

SOCIETE GENERALE DE NEGOCIATIONS

11, rue Aubert, Paris. Fondée en 1872. Prêts et apports d'argent sous ttes formes. Affaires réalisées dep. 1927 : 45 MILLIONS

VENTE DE FONDS DE COMMERCE

AVANCES SUR TITRES

PRETS sous toutes formes, de suite, à Commerçants, Industriels, Agriculteurs, Propriétaires. Réponse immédiate. Central-inter, 28, r. Marie-Stuart, Paris-2.

PRET à empl. ch. fer, garde rép., gend.,

Delphin, 23, r. Abbéville, 2^e et. g.

Marché aux bestiaux de la Villette

COURS OFFICIELS DE LA COMMISSION DES COURS

	Amiens	Arles	Bordeaux	Caen	Chartres	Cluses	Colmar	Combray	Evreux	Genève	Le Mans	Limoges	Lyon	Nantes	Nice	Orléans	Paris	Reims	Rouen	Strasbourg	Toulouse	Tourcoing	Valenciennes	Yverdon
Bœufs...	1.501	30	151	130	823	25																		
Vaches...	228	60																						
Taureaux...	210	8																						
Veaux...	1.384	324	1.072	199	490	180																		
Moutons...	5.086	1.717	675	244	1.500	1.200																		
Porcs...	1.140	1.717	1.465	1.150	1.071	1.000																		

Cours officiels 1^{re}, 2^e, 3^e qual. off. extra

VIANDS NETTES

	1 ^{re} qual.	2 ^e qual.	3 ^e qual.	1 ^{re} qual.	2 ^e qual.	3 ^e qual.
Bœufs...	9,10	8,40	7,00	10,00	9,30	6,30
Vaches...	9,10	8,10	6,90	10,30	9,30	6,30
Taureaux...	9,10	8,10	6,90	10,30	9,30	6,30
Veaux...	10,10	9,30	7,90	11,20	10,30	8,30
Moutons...	17,10	15,30	14,50	18,00	16,50	15,50
Porcs...	9,30	7,90	6,14	9,30	8,30	6,50

Porcs poids vit : première qualité, 6 20 ; deuxième qual., 5 50 ; troisième qual. 5 30.

Vente difficile.

Baisse sur les gros bestiaux, veaux et porcs.

On cote approximativement les 50 kilos :

Beufs. — Choix, 450 à 500 ; première qualité, 370 à 450 ; entre-deux, 320 à 390 ; fournitures, 280 à 320.

Genèses. — Choix, 450 à 530 ; ordinaires, 410 à 430.

Vaches. — Bonnes, 410 à 450 ; ordinaires, 340 à 390 ; médiocres, 270 à 330 ; viande à saucisson, 150 à 200.

Taureaux. — Choix, 380 à 420 ; ordinaires, 280 à 350.

Veaux. — Brie, Beauce, Gâtinais, 540 à 600 ; manœuvres, 500 à 550 ; service, 470 à 530.

Agneaux. — Extra, 450 à 520 ; ordinaires, 750 à 850.

Moutons. — Choix, 730 à 800 ; ordinaires, 450 à 700.

Brebis. — Bonnes, 390 à 500 ; vieilles, 340 à 390.

Porcs (le kilo poids vit). — Extra, 6 40 à 6 50 ; maigres, 6 à 6 40 ; gras, 6 à 6 30 ; Midi, 5 50 à 6 ; Ouest, 6 à 6 30 ; fonds de parquets, 5 50 à 6 ; cochons, 5 50 à 6 30.

UN TERRAIN PRÈS DE PARIS

4 frs le mètre. Superficie emplacement. Bel accès. 3 ans de crédit.

2 gares. Localité desservie par Paris-Nord et Saint-Lazare. Nombr. trains rapides. Affaire à saisir.

M. RIGAUT, 64, rue Talbot, PARIS

VINS

A titre publicit., Les Caves centrales de Narbonne vous offrent leur rouge sup. 9^e à 1 fr. 85 le litre, franco port rég. Se hâter.

POURQUOI ÊTES-VOUS

MARTYR D'UNE

MALADIE DE PEAU

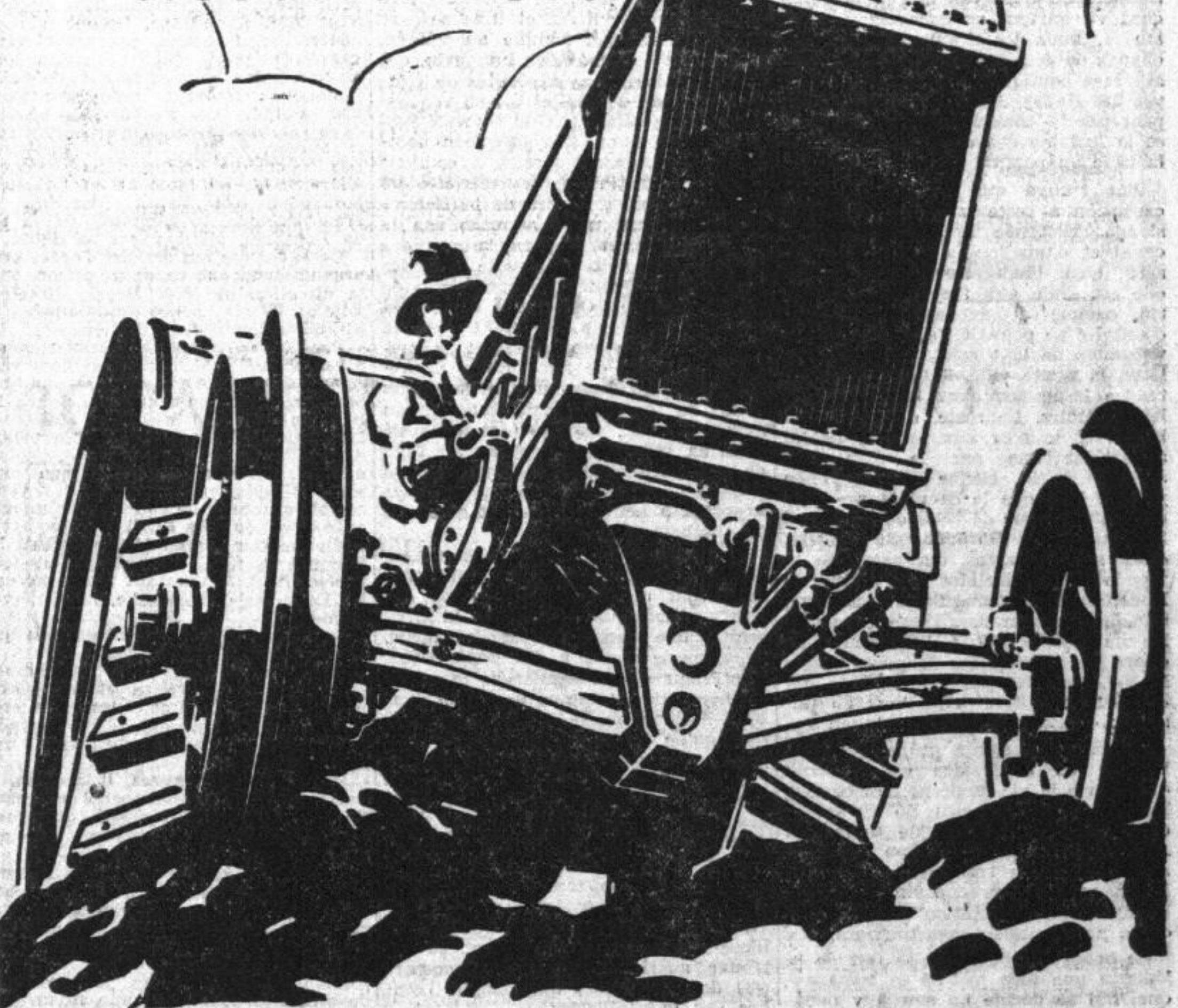
Gratitez-vous, frottez-vous et gratitez et frottez encore jusqu'à ce que vous sentiez à déchirer la peau brûlante de votre corps, où vous ne pouvez plus endurer ces heures d'effroyables tortures, ces nuits terribles d'angoisse sans aucun repos.

Alors quelques gouttes du REMÈDE D.D.D. et, ah ! quel bonheur, la démangeaison et l'irritation ont disparu comme par enchantement. Enfin le repos. Un flacon vous le prouvera.

Le REMÈDE D.D.D. soulage parce qu'il pénètre dans les pores de la peau et annihile complètement les germes du mal. Il est inévitable après application : c'est un liquide, pas une pommade, et ne peut pas le linge. L'eczéma, les dartres, les ulcères, la gale, les croûtes, les boutons et toutes autres maladies de la peau céderont aussitôt à ce remède si calmant et rafraîchissant. Achetez un flacon aujourd'hui chez votre pharmacien, Fra. 6.

Pharmacie Scott, 348, r. St-Honoré, Paris.

En terrains accidentés..



il vous faut un tracteur robuste qui adhère parfaitement au sol.

Le Fordson n'est jamais en difficulté avec son moteur de 30 CV, et en fixant sur ses roues arrière des crampons qui augmenteront de 7 cm la hauteur des cornières, vous pourrez travailler en toute sécurité dans les terrains les plus accidentés, dans les terres les plus difficiles.

D'une conduite et d'un entretien faciles, le Fordson braque bien et possède toute la gamme des vitesses pratiques. Son prix de 24.000 Francs et son fonctionnement au pétrole en font le tracteur économique.

TRACTEUR AGRICOLE Fordson

CHEMIN DE FER DE L'ETAT

Voyages en Angleterre à l'occasion des fêtes de la Toussaint. — Des billets spéciaux d'excursion à prix réduits, valables pendant 15 jours, seront délivrés de Paris, Rouen et Dieppe pour Londres et certaines villes anglaises pour les fêtes de la Toussaint.

1^{re} classe : Paris à Londres, 462 fr. 75 ; Rouen à Londres, 414 fr. ; Dieppe à Londres, 373 fr. 75. — 2^e classe : Paris à Londres, 364 fr. ; Rouen à Londres, 327 fr. 75 ; Dieppe à Londres, 300 fr. 65. — 3^e classe : Paris à Londres, 255 fr. 25 ; Rouen à Londres, 243 fr. 50 ; Dieppe à Londres, 226 fr. 55.

En raison des fluctuations du change, ces prix sont susceptibles de modifications. Pour tous renseignements, s'adresser à la gare de Paris-Saint-Lazare (bureau des renseignements) ; au bureau du Southern Railway, 2, place de la Madeleine ; à la Maison du Tourisme, 53, avenue George-V, à Paris ; dans les principales agences de voyages de Paris et aux gares du réseau de l'Etat.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLEANS

TOUSSAINT 1931. — Train express (toutes classes) sur Limoges le samedi 31 octobre. — Paris-Quai d'Orsay, départ 13 h. ; Vierzon, arrivée 15 h. 58 ; Limoges, arrivée 19 h. 21. Principales correspondances assurées : à Vierzon, sur Tours, Bourges, Montluçon, Cosne, Sancerre et Argent, ainsi que pour toutes les gares comprises entre Vierzon et Limoges ; à Châteauroux, sur Montluçon et Tours ; à Saint-Sulpice-Laurière, sur Bussan-sur-Creuse.

VIN

naturel 9^e, la p. 205 l. port. fût. rég. et comp. 399 f. 8 40. grat. Vve Fanjau, pr. au Petit-Bréton, Nîmes.

FR. LA MEILLEURE MONTRE

au meilleur prix avec chaîne. Modèle super-extra, inébranlable. Spiral régulateur chronométrique. Echange jamais nécessaire. Envoi contre remboursement. R. d'Horlogerie M. ERVICT, rue Louis Paris

Pour lancer une affaire, faites de la publicité dans le Petit Parisien

Paris, Hemery, impr.-gér., 18, r. d'Enghien.

POUR LA FEMME

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque : Maladies intérieures, Leucorrhées, Malaises périodiques, Métrite, Fibrome, Salpingite, recouvrera sûrement la santé rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.